

SAUVE QUI PEUT !



**12 nouvelles
de José Vicente Ortuño**

Tous les textes sont © José Vicente Ortuño et Pierre Jean Brouillaud pour la traduction de l'espagnol vers le français. L'illustration de couv. est © José Vicente Ortuño. Reproduction interdite sans autorisation.

TABLE

AVERTISSEMENT (PIERRE JEAN BROUILLAUD)	4
L'OMELETTE	5
L'ENFANT DANS L'ARMOIRE	8
MES VOISINES.....	10
L'EXTINCTION DES MEUGRILLONS.....	16
LE DERNIER MARTIEN.....	18
ÉPITAPHE	20
DE RETOUR CHEZ SOI	22
FROUSSE.....	24
POURRITURE	27
COMMENT PROFITER DE LA CRISE.....	30
RENCONTRE A VENISE	36
L'EFFET LUNE	42
L'AUTEUR.....	61

Avertissement

(Pierre Jean Brouillaud)

Au secours !

Notre univers est décidemment devenu dingue. Pour s'en convaincre, il suffit de lire José Vicente Ortuño.

Je vous entends. Vous allez me dire : vous rigolez !

C'est vous qui rirez jaune.

Jusqu'à la panique.

Ici et maintenant, dans un monde en folie, sévit Ortuño.

On ne fait pas d'omelette sans casser les œufs.

Bon, d'accord. Mais c'est l'omelette qui se révolte !

Ici tout se dégingue. Mais après tout, à y regarder de près...

Avec le dénommé José Vicente Ortuño, pas de doute : le salut est dans la fuite.

Après lecture, toutefois.

Se priver du frisson que l'énergumène nous procure, ce serait bougrement dommage.

Parole de traducteur.

Soit. Mais qui est donc José Vicente ? C'est le fou du roi, le poil à gratter, l'empêcheur de copier et de ronronner. Comme Picasso, Dali, Gaudi, il pose le problème de la transgression. Transgression du « bon goût ». Dans ce domaine, y a-t-il encore des limites ? Oui, on s'en aperçoit en lisant Ortuño qui les franchit allègrement. Parvenir encore à nous choquer, voilà un exploit.

Mais attention !

Avec José Vicente, rien n'est simple.

En lisant RENCONTRE À VENISE et L'EFFET LUNE, vous allez trouver, chez notre maître de l'humour noir, une toute autre facette, sorte d'image inversée, qui témoigne de sa sensibilité. S'il traite la question dans des registres différents, voire opposés, il poursuit le questionnement sur l'avenir de l'espèce qui est au cœur même de la science-fiction.

Osons ! Suivons José Vicente des deux côtés du miroir.

Êtes-vous prêts ?

Pierre Jean Brouillaud

L'Omelette

Par cette matinée de printemps où le soleil brillait dans un ciel bleu et où les colombes bombardaient les bâtiments de leurs déjections avec une précision redoutable, qui aurait pensé qu'une terrible menace se profilait pour l'humanité ? Rien ne laissait prévoir qu'un malheur, une imminente catastrophe, une indicible horreur allait faire de cette journée un cauchemar.

C'est par cette belle matinée que Juan s'éveilla. Rien ne pressait. C'était jour férié. Il resta quelques heures dans son lit à paresser. Puis la faim le décida à se lever. Il alla préparer son petit déjeuner.

Il entra dans la cuisine en chantonnant, esquissa quelques pas de danse maladroits au son de *Thriller*, de Michael Jackson, qu'il sifflait faux. En même temps, il disposait tout ce dont il avait besoin pour déjeuner.

Il plaça une poêle contenant de l'huile sur la plaque de vitrocéramique qu'il alluma. Pendant qu'elle chauffait, Juan, avec une précision de chirurgien, cassa deux œufs, les battit, ajouta une pincée de sel et versa le tout dans la poêle. La masse commença à croître. Juan la répartit sur toute la surface du récipient.

La masse continuait à croître.

Juan tapa dessus avec une cuillère.

La masse continuait à croître.

Intrigué, il vit l'omelette déborder de la poêle. Il éteignit la plaque.

La masse continuait à croître.

Il essaya de l'arrêter en tapant dessus. Mais elle avait désormais sa vie propre. Elle bougeait, palpait, rampait dans sa direction, croissait irrésistiblement. Les coups restaient sans effet.

Il recula, horrifié, tremblant, livide, devant l'horreur qui se formait sous ses yeux.

L'Omelette palpait, augmentait de volume, émettait un gargouillis sinistre. Elle se répandit à travers la cuisine jusqu'au frigo où elle s'arrêta. Elle mesurait maintenant un mètre de diamètre et semblait ne plus évoluer. De son centre commença à s'élever une protubérance qui, ensuite, se dédoubla. Puis les grosseurs s'ouvrirent et firent apparaître deux yeux énormes et méchants qui, après avoir jeté un regard circulaire, se fixèrent sur Juan.

Il décida que le moment était venu de prendre la fuite. Mais l'Omelette lui sauta dessus. Juan essaya de se dégager en tournant sur lui lui-même et se cognant contre les murs. En vain. La masse lui couvrait vicieusement la tête, et elle continua à bouger jusqu'à ce qu'elle l'ait complètement enveloppé. Juan et l'Omelette tombèrent sur le sol. Durant quelques minutes interminables, angoissantes, il se convulsa, puis il cessa de bouger.

L'Omelette resta sur le corps immobile et continua de se développer en assimilant les sucs et les tissus de Juan. Quelques minutes plus tard, une Omelette de 80 kilos laissa derrière elle un tas de vêtements et d'os nettoyés. Elle avait désormais pris conscience d'elle-même. Elle s'aperçut qu'elle avait très faim et, étirant une partie d'elle-même pour former un tentacule, elle se mit à la recherche d'autres substances nutritives. Il lui fallait trouver de quoi répondre à ses attentes. Elle se dirigea vers la porte de la cuisine. Elle sortit dans le couloir et se déroula en ondulant jusqu'à l'endroit où ses sens lui indiquaient la présence de nourriture. Aussitôt, 50 kilos de chair canine se précipitèrent sur elle en aboyant. C'était Rusky, la mascotte de Juan. L'Omelette était dépourvue d'organe de l'ouïe, et, par conséquent, peu lui importaient les efforts fébriles déployés par l'animal pour lui faire peur ; ce qui l'embêtait, c'était de savoir qu'elle risquait de laisser sous ses crocs une partie d'elle-même. Mais elle ne s'inquiéta pas vraiment, parce qu'en fait elle n'en avait guère la possibilité. Elle enveloppa le chien et le dévora. Quelques minutes plus tard, elle poursuivit son chemin, laissant derrière elle un collier portant une plaque sur laquelle était gravé le mot Rusky.

Cent trente kilos d'Omelette parvinrent à la porte de la maison. Ils furent traversés par cette pensée élémentaire : « Porte » suivie d'une autre, un peu plus compliquée : « Ouvrir ». La masse projeta un tentacule, ouvrit la porte et sortit, puis elle déploya des prolongements en forme de vrilles qu'elle agita dans l'air. Son odorat lui fournit deux indications : le monde était très grand et il était plein de choses à manger. Dans un état d'âme apparenté à la félicité, l'Omelette se déroula le long de l'escalier. Quand elle sortit dans la rue, elle avait dévoré six voisins, deux chiens, un chat, le canari de la vieille dame du deuxième – la vieille dame était un peu racornie, et elle l'avait laissée de côté – un vendeur d'assurances à domicile ainsi que le facteur. Maintenant, elle pesait 580 kilos, elle avait des idées assez claires et puis elle disposait d'un projet pour l'avenir : dévorer toutes ces créatures délicieuses,

tous les êtres à deux pattes qu'il y avait dans le monde, après quoi elle penserait à autre chose.

FIN

L'Enfant dans l'armoire

Le petit David était blotti dans l'obscurité, celle de l'armoire de sa chambre, et il avait très peur. Il tenait les yeux fermés de toutes ses forces et se serrait dans le coin afin d'occuper le moins d'espace possible. Il ne voulait pas qu'on le découvre, et pour cela il ne fallait ni bouger ni faire de bruit en respirant. Bien que la maison soit chauffée, il tremblait de froid. Pour éviter d'être trahi par ses dents qui jouaient des castagnettes, il mordait désespérément la manche de son pyjama. Il souhaitait que tout disparaisse, qu'il ne reste que l'obscurité intérieure de l'armoire, où il se croyait à l'abri. Mais à l'extérieur résonnaient des pas lourds et traînants, ce qui indiquait que, de l'autre côté de la porte, il existait une terreur indescriptible. En d'autres occasions, quand il faisait un mauvais rêve, il suffisait d'appeler sa mère et elle venait en courant le protéger, le consoler. Mais cette fois, il avait peur que personne ne vienne le calmer par de douces paroles et le bercer dans la chaleur des bras. Cette fois, ce n'était pas un cauchemar, il le savait parce qu'il avait très froid, parce que le sol était dur et parce qu'il avait essayé de se réveiller, sans succès.

Quelques minutes plus tôt, il avait entendu l'homme au sac monter l'escalier, à pas appuyés et espacés, comme pour lui donner le temps de savourer sa peur. Il s'était caché sous les couvertures, comme il le faisait toujours lorsqu'il était réveillé par un affreux cauchemar. Puis il avait entendu le méchant homme ouvrir la porte de la chambre de sa mère, d'abord le crissement de la poignée, puis le léger grincement des gonds et ensuite les pas lents qui pénétraient dans la profondeur du logement.

Il ne savait pas ce que le mauvais homme avait pu faire à sa mère, mais c'était sûrement quelque chose de terrible. Ses camarades de la garderie lui avaient raconté que l'homme au sac faisait beaucoup de choses mauvaises, des choses pires que la mort, d'après la grand-mère de son ami Kevin. David avait vu un chat mort, les yeux pleins de mouches et une langue noire qui pendait de la gueule. Il se disait qu'être mort ça devait faire mal et il imaginait que c'était encore pire quand on souffrait beaucoup, surtout quand ils vous arrachaient la peau pour vider les tripes. C'était pour ça qu'on les appelait des *éventreurs*.

Quand il s'était rendu compte que l'éventreur se trouvait dans la chambre de sa mère, il avait quitté la chaude protection des draps pour se cacher dans l'armoire. Il

avait la certitude que, là, le mauvais homme ne le trouverait pas. Si sa mère n'était pas capable de le trouver quand ils jouaient à cache-cache, sûr que l'homme, lui non plus, ne le trouverait pas. Après tout, sa mère était la personne la plus intelligente qu'il connaisse.

Les pas sinistres s'approchaient, très lentement, par le couloir. Ils parurent s'arrêter devant la porte de David. Celui-ci s'imagina l'éventreur regardant dans la pièce, le cherchant. Il pensa qu'il aurait dû éteindre lampe de la table de nuit que sa mère laissait toujours allumée. Il s'enfonça encore plus dans le recoin de l'armoire. L'inconnu entra dans la chambre et provoqua un bruit inattendu qui fit sursauter l'enfant au point que celui-ci faillit crier. Quelque chose était tombé sur le sol, mais il savait que c'était sa balle préférée, il la reconnaissait au bruit qu'elle faisait en rebondissant plusieurs fois et en tournant tandis qu'elle s'éloignait. Les pas résonnaient près de l'armoire. Il entendit à l'extérieur une respiration lourde, un grognement, une toux rauque, un frottement contre la porte, le craquement du bois. David arrêta de respirer et ferma les yeux encore plus fort. Il avait mal dans tout le corps à force de se recroqueviller. Il aurait tant voulu disparaître. Il savait qu'il ne pouvait pas s'échapper. Où est maman ? se demanda-t-il.

La poignée se mit à tourner, avec une lenteur délibérée, comme pour faire durer l'attente, et, soudain, la porte s'ouvrit. David cria et cria à perdre haleine, mais resta tassé sur lui-même, les yeux fermés, attendant qu'il se passe quelque chose. Il s'aperçut qu'il avait fait pipi, mais ça n'avait pas d'importance. Sa mère le gronderait. Sa mère..., pourquoi ne venait-elle pas ?

Une main, grande et dure comme une griffe, le saisit par le cou, le souleva sans effort. David resta sans respirer ; il ne pouvait plus crier. Il se sentait suspendu en l'air. Un instant il resta ainsi, puis la pression cessa. Il tomba et, en heurtant le sol, ouvrit les yeux. Il vit l'intérieur d'un sac crasseux qui se refermait sur lui.

FIN

Mes voisines

J'habite un village adossé au centre ville de Valence et dont je tairai le nom pour des raisons de sécurité. Peu après avoir emménagé, je me suis mis à observer deux femmes qui demeuraient devant chez moi et dont le comportement était assez excentrique. Au début, je n'y ai pas accordé beaucoup d'importance ; mais, par la suite, j'ai commencé à m'interroger sur ce comportement et j'ai fini par me convaincre qu'il cachait quelque chose de bizarre. Malheureusement, j'étais loin de soupçonner la vérité vraie. Si j'avais su la gravité de ce qui se passait tout près de moi, sans doute aurais-je agi autrement. Mais si j'avais confié mes soupçons à qui que ce soit, personne ne m'aurait cru et je me serais exposé au pire ridicule. Mais il vaut mieux commencer par le commencement...

Leur âge respectif laissait à penser qu'il s'agissait de la mère et de la fille, et, de ce point de vue, leur apparence ne laissait pas place au doute. Toutes les deux étaient minces, avaient un nez proéminent, les yeux bleus et mesuraient environ un mètre quarante. Elles avaient toujours les cheveux courts. Elles portaient des vêtements différents de couleurs très criardes et arboraient des chapeaux, des sacs à main ou des foulards extravagants. Pour un quelconque observateur, elles auraient passé pour un couple de fofolles plus ou moins asociales. Comme je l'ai déjà dit, la première fois que je les ai vues, je leur ai pas tellement prêté attention, mais j'ai eu un étrange pressentiment qui m'a amené à les observer quand je les croisais ou quand je les voyais passer sous mon balcon. Mes doutes se sont accrus quand j'ai commencé à les rencontrer dans la rue, lorsque j'allais travailler de bonne heure ou que je rentrais à la maison aux premières heures de la matinée. J'ai observé qu'elles suivaient un curieux itinéraire, comme si elles sacrifiaient à un rite occulte. Sans manteau, malgré l'humidité peu clémente de l'hiver valencien, elles sortaient tous les soirs et parcouraient les rues en bavardant dans un jargon bizarre. Une fois, l'une d'elles s'arrêta à un angle de rue, regardant dans le vide, tandis que l'autre allait jusqu'au prochain coin de rue et faisait de même. Puis, elles se sont parlé, en criant d'angle en angle. Elles semblaient converser en castillan, mais je n'ai jamais pu comprendre ce qu'elles disaient. Elles donnaient l'impression d'attendre l'arrivée de quelqu'un qui, nuit après nuit, n'arrivait pas.

La journée aussi, elles sortaient, se promenaient dans le quartier, regardaient les étalages, bavardaient, comme l'auraient fait d'autres voisines. Les gens disaient que c'étaient deux folles et que leur maison sentait très mauvais parce qu'elles la laissaient pleine de vieilleries et d'ordures.

À les voir si souvent, je pressentais de plus en plus que quelque chose de sinistre nous attendait. Peu à peu, mes soupçons se renforçaient, et je me suis mis à les surveiller en secret. Quand j'allais travailler, je sortais un peu plus tôt et me cachais pour les écouter, essayer de comprendre leur charabia et noter leurs mouvements, afin de donner un sens à leurs allées et venues dans le quartier. Bientôt, j'ai cru découvrir leur stratégie, un plan subtil et sans doute terrifiant. Une idée s'imposait : il s'agissait de deux sorcières qui pratiquaient des envoûtements. Je les imaginai en train d'ajouter d'étranges ingrédients dans une grande marmite bouillante, de préparer peut-être une potion magique pour jeter un sort sur des enfants innocents, les attirer dans leur antre et les dévorer vivants. À en croire ce que j'avais lu un jour, on peut reconnaître une sorcière à une marque qu'elles portent dans un œil, mais je n'ai pas osé m'approcher suffisamment pour vérifier. Tout ça me préoccupait tellement que j'ai commencé à souffrir d'insomnie.

Lorsque je réussissais à dormir, je rêvais que les deux femmes invoquaient un esprit infernal, un être effrayant qui apparaissait entouré de ses acolytes diaboliques, une armée de créatures abominables horriblement difformes. Des monstres aux terribles griffes et aux énormes pénis bifides qui hurlaient et se contorsionnaient. Sur un ordre de leur maître, ils se précipitaient sur les humains sans défense et, après les avoir cruellement torturés, dévoraient leurs corps et leurs âmes. Je voyais ces monstres sortir de l'enfer et parsemer la Terre d'esprits malins, faisant de notre monde un chaos de dépravation adapté à leurs sinistres besoins. Puis, après avoir liquidé le dernier être humain, ils se livraient entre eux à d'effroyables batailles sans règle ni trêve, rien qu'une orgie de destruction.

Au réveil, un épouvantable mal de tête me vrillait le crâne, comme si une mèche, entrée par la nuque, me l'avait percé jusqu'au front. Au travail, je n'arrivais pas à me concentrer, par manque de sommeil et je me heurtais bientôt aux réprimandes de mon chef ainsi qu'au mépris de mes collègues. Ma famille commençait à s'inquiéter à mon sujet, insistant pour que je voie le médecin, mais je n'y prêtais pas attention et je n'en avais nulle envie.

Pour éviter les cauchemars, je passais la nuit posté au balcon, muni de jumelles, d'un microphone directionnel et d'un appareil photo avec téléobjectif chargé d'une pellicule très sensible. Après avoir attrapé quelques mauvais rhumes du fait du froid nocturne, j'ai enfin découvert que leurs mouvements obéissaient à un schéma. Leurs promenades avaient toujours lieu la nuit et, suivant l'heure, le parcours variait selon un tracé complexe que moi seul pouvait décrypter. De toute évidence, ces deux bonnes femmes étaient deux ensorceleuses qui pratiquaient un rituel de magie et nourrissaient des projets inavouables.

J'ai demandé un congé sabbatique et j'ai commencé à consulter en bibliothèque les vieux livres de magie et d'occultisme. Dans l'un de ces ouvrages, l'alchimiste Paracelse explique comment créer un *homuncule*. La recette consiste à mettre dans un récipient des os, du sperme, des fragments de peau et du poil d'animal. Il faut enterrer tout ça entouré de crottin de cheval pendant quarante jours, temps pendant lequel se formera l'embryon. J'ai renoncé à cette idée en raison de la difficulté de trouver du crottin de cheval dans le quartier, tout en me demandant si on ne pouvait pas tenter l'expérience en utilisant des crottes de chien dont les rues regorgent.

Ensuite j'ai étudié un traité d'ésotérisme et d'art divinatoire. Je n'ai pas réussi à installer des caméras cachées dans leur logement et je n'ai donc pas pu voir si elles tiraient les cartes ou lisaient dans le marc de café. Il m'a donc fallu essayer autre chose.

Je me suis tourné vers l'astrologie. Je ne connaissais pas le signe zodiacal des suspectes mais, quoi qu'il en soit, elles ne frayaient ni avec le facteur qui était Taureau ni avec le balayeur qui était Sagittaire. Par contre, quand elles faisaient leurs courses au supermarché, elles se plaçaient toujours dans la file d'attente de la caisse numéro cinq, celle d'un employé nommé Paco qui était Gémeaux. En dehors des coïncidences avec les phases de la lune, je ne voyais pas de rapport.

Je n'ai pas eu plus de succès avec le Feng Shui et l'astrologie chinoise. Puis, après beaucoup de recherches, de calculs et d'hypothèses j'ai découvert que nous étions dans l'Année du Porc aigre-doux. Ce qui ne m'a pas paru très clair, et j'ai donc changé de piste.

Pour un athée pratiquant comme moi, ça peut sembler bizarre, mais j'ai également cherché dans la Bible. Après avoir lu le *Livre des Révélations*, également

appelé *Apocalypse*, je suis arrivé à la conclusion que le dénommé Jean, supposé être l'auteur du texte, devait fumer de la marijuana ou quelque chose d'équivalent et qu'il était au bord du *delirium tremens*. Je perdais mon temps, car apparemment les suspects ne se droguaient pas.

Dans aucune bibliothèque, je n'ai trouvé le *Nécronomicon*. On a voulu me faire croire qu'il s'agissait d'un livre fictif, mais, de toute évidence, on mentait. Insensible au découragement, j'ai continué à fréquenter, parmi les librairies spécialisées dans l'occultisme, celles qui semblaient les moins susceptibles d'appartenir à la Grande Conspiration. Pendant ce temps, mes voisines poursuivaient leurs déambulations et leurs manigances dans le quartier.

Heureusement, tout ça s'est terminé par une nuit d'hiver, froide et pluvieuse, où j'étais posté sur la terrasse, juste au-dessus de mon logement, à les surveiller. J'avais revêtu un imperméable noir pour passer inaperçu et m'étais muni de mon viseur nocturne Patriot XD-4 équipé du casque qui permet de déclencher l'appareil photo. Il m'avait coûté trois mille euros et une violente dispute avec ma femme, mais ça valait le coup. Les deux se tenaient dans la rue. Elle regardaient en l'air, vers le ciel couvert d'où commençaient à tomber des gouttes de pluie aussi froides que des aiguilles de glace. Jamais je ne les avais vues aussi calmes. Cette fois, elles ne bavardaient ni ne gesticulaient ; elles restaient là, debout, les yeux braqués sur le pan de ciel qui se découpait entre les édifices.

Alors j'ai levé les yeux et je l'ai vu. À l'œil nu, je n'aurais rien distingué, mais mon viseur nocturne m'a permis d'observer tous les détails.

C'était un vaisseau spatial immense et obscur qui ne reflétait pas l'éclairage des rues. Il s'est ouvert un passage à travers les nuages, si discrètement qu'il ne semblait pas les déranger. Je me suis souvenu d'un film célèbre de science-fiction dans lequel les extra-terrestres descendaient à bord d'un vaisseau gigantesque, de la taille d'une ville, pour détruire l'humanité. J'ai compris que les deux femmes, en dépit de leur aspect inoffensif, constituaient l'avant-garde d'une armée extra-terrestre d'invasion. Comme par hasard, cela avait été ma dernière ligne de recherche ; je m'étais abonné à diverses revues de parapsychologie et j'avais acheté une collection complète d'ouvrages spécialisés.

Mon esprit s'est emballé, je ne savais plus quoi faire. Je me suis reproché de ne pas les avoir assassinées, coupées en morceaux et de n'avoir pas dispersé leurs restes dans toutes les poubelles du quartier de façon qu'on ne puisse pas régénérer leurs corps.

Depuis mon poste d'observation, je m'attendais à ce que, d'un moment à l'autre, ils passent à l'attaque, à ce qu'ils déclenchent une pluie de rayons qui feraient fondre les bâtiments dans un fracas d'explosions. Le vaisseau ne semblait jamais finir. J'avais beau regarder à droite ou à gauche, il occultait le ciel ; il devait avoir plus de vingt kilomètres de diamètre, en supposant que sa forme soit circulaire. Sa surface n'était pas lisse, car des sortes de coupoles faisaient saillie. Régulièrement espacées, elles comportaient, à la base, un cercle non éclairé. Fasciné par la majesté du vaisseau, j'en avais oublié le pourquoi de ma présence là-haut quand la chose s'est produite. J'ai eu la colique en voyant l'une des coupoles émettre en son centre un rayon de lumière qui m'aveuglait. J'ai brusquement levé le viseur et, quand ma vue a de nouveau accommodé, abasourdi, j'ai constaté que le faisceau éclairait mes deux voisines. J'ignore si, à ce moment-là, j'ai cessé de respirer ou si ce n'était qu'une impression, mais j'ai soudain eu mal au cœur quand, immobiles au milieu du cercle de lumière, elles se sont effacées jusqu'à disparaître, comme si elles avaient fondu dans l'air.

Le brillant faisceau s'est alors éteint, me laissant de nouveau dans l'obscurité. J'ai abaissé le viseur et j'ai vu que le vaisseau commençait à s'élever, à traverser délicatement l'océan de nuages avant de s'évanouir dans l'obscurité. Mon cœur battait la chamade, mes jambes fléchissaient et je suis tombé à genoux sur le sol humide en essayant de ne pas devenir dingue. Enfin j'ai compris ce qui s'était passé. Mes deux voisines excentriques étaient deux extraterrestres égarées qui allaient et venaient dans l'attente angoissée d'un secours. Quel idiot j'avais été de ne pas m'en rendre compte ! Si je l'avais su plus tôt, j'aurais peut-être pu leur offrir mon amitié. Sûr qu'elles se sentaient très seules.

Plusieurs mois se sont écoulés, et voici l'été. Ma famille m'a abandonné, et les voisins me fuient, ils disent que je suis fou, mais peu m'importe. Je ne travaille plus, je fais semblant de souffrir d'une maladie mentale et j'ai obtenu une pension qui me permet de continuer à surveiller. J'utilise les jumelles de jour et le viseur de nuit ; je cherche d'autres extraterrestres parmi mes voisins. J'enregistre en vidéo les

mouvements des habitants du quartier, puis j'étudie leurs itinéraires. Cette fois, ils ne m'auront pas. Je commence à suspecter deux types à turban et longue barbe qui passent souvent devant chez moi. Il faut que j'arrête d'écrire, car c'est l'heure à laquelle ils vont au supermarché contacter d'autres créatures de leur espèce. Aujourd'hui, je vais essayer mon déguisement. Le turban me va bien et la barbe me donne vraiment l'air d'un intellectuel.

Je vous tiendrai au courant.

FIN

L'Extinction des meugrillons

Les meugrillons ont été les seuls êtres vivants rencontrés sur la planète Mars. Peut-être les scientifiques qui les ont découverts en avaient-ils marre de baptiser les nouvelles espèces avec des noms extraits de langues mortes ou peut-être toutes celles-ci leur étaient-elles inconnues. Selon certains, l'appellation viendrait de l'expression « animalcules qui meuglent », ce qui les décrit à la perfection. D'autres croient plutôt que le terme provient de leur ressemblance avec les grillons terrestres. Une ressemblance pas très convaincante, car, en dépit du fait que ces créatures sont de forme sphérique et possèdent dix-huit extrémités, au lieu d'émettre un gracieux cri-cri, les meugrillons poussent des meuh meuh exaspérants. C'est sans doute pour ça qu'on les appelle « meu-grillons », vous avez pigé ? « Meu-grillons ». Bon, d'accord ! On en reste là, parce qu'en réalité ça n'a pas grande importance.

Les meugrillons vivent dans le sol martien où ils creusent inlassablement des tunnels. C'est à l'intérieur de ceux-ci que se concentre la faible humidité de la planète, ce qui permet d'ailleurs la formation de cours d'eau. Cette situation a ravi les spécialistes de la terraformation qui ont profité de ce précieux liquide pour transformer la planète rouge en quelque chose qui ressemble plus ou moins à la Terre.

S'il est certain que les militants écologistes du groupe Redpeace ont fait pression sur les autorités pour empêcher que l'on détruise l'habitat des meugrillons, ceux-ci ne paraissent guère affectés par tout ce que pouvaient faire les humains. Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, ces curieuses créatures ne se sentaient pas perturbées par la destruction de leurs tunnels, ni par la composition nouvelle des gaz de l'atmosphère ni par l'excès d'humidité dans le sol. Elles se sont parfaitement adaptées aux conditions de l'environnement terrestre. Alors, direz-vous, pourquoi les meugrillons ont-ils disparu ?

Une fois la terraformation de Mars achevée, on a construit des terrains de golf. Il s'agissait d'immenses superficies, vu que, la gravité sur Mars étant pratiquement un tiers de celle de la Terre, on pouvait lancer la balle sur plusieurs kilomètres. Le premier indice de ce qui allait se passer est survenu quand les balles de golf ont commencé à disparaître. Des centaines de milliers de balles ont disparu, et, avec elles, les meugrillons.

Une commission interdisciplinaire d'experts en tous genres s'est creusé la cervelle pendant des mois, mais n'a pas réussi à se mettre d'accord sur la cause de cette extinction. Cependant, une théorie s'est diffusée dans la population et, au bout de plusieurs années, c'était la seule dont on se souvenait encore. Pourtant, elle n'est pas due à un scientifique surdoué, mais à l'aïeule centenaire d'un employé des transports arrivée jeune sur Mars en qualité de cuisinière, à bord du premier vaisseau de luxe qui ait atteint la planète rouge. Candida, c'est ainsi que se nommait la vénérable grand-mère, dit, devant l'incrédulité générale et les railleries des officiels, que les meugrillons s'étaient employés à transporter les balles dans leurs refuges, non pas pour les dévorer mais pour en faire leurs compagnes. Les balles restant passives devant les tentatives d'accouplement des meugrillons, ceux-ci sont morts d'amour. Que les meugrillons, ces derniers Martiens romantiques, reposent en paix !

FIN

Le Dernier Martien

Le dernier Martien, assis au sommet d'une colline, observait le coucher de soleil. Une poussière rouge recouvrait le cuir souple de sa peau et les plaques chitineuses de son torse. Ses grands yeux protégés par un quadruple jeu de paupières fixaient l'étoile qui brillait durant la journée et dont il avait oublié le nom, si tant est qu'il l'ait jamais connu. De nom, le Martien n'en avait pas non plus et, s'il en avait eu, il ne s'en souvenait pas. Au fond de sa mémoire flottaient les images d'autres créatures semblables à lui. Mais, dans son souvenir, cela se passait quand l'eau courait à la surface et qu'un astre brillait uniquement la nuit. Il se rappelait très bien quand était arrivé le second astre nocturne. Il s'était alors produit un grand changement dans son existence vide et monotone. Il avait même éprouvé un sentiment pour lequel il n'avait pas nom et qui lui fit émettre par intervalle des sons absurdes. Cette nuit-là il redécouvrit sa voix. Depuis des éons qu'il n'avait pas émis de sons ! Mais pour quoi, s'il n'y avait personne avec qui communiquer ? Et il ne tarda pas à retomber dans son mutisme. À quoi bon parler avec soi-même ?

L'étoile avait presque atteint l'horizon. La poussière qui saturait l'atmosphère estompait sa lumière et l'entourait d'un halo.

Il désactiva sa quatrième paupière tout en se retournant pour regarder derrière lui. La créature restait là. Immobile. À le regarder de son œil unique. Elle devait se sentir aussi seule que lui, puisque, depuis leur rencontre, elle n'avait pas cessé de le suivre partout. Au début, il avait essayé de communiquer, mais il s'était passé une chose bizarre. La créature, qui se déplaçait sur six membres, propulsée par un mouvement rotatoire, répondait avec une lenteur exaspérante. Lui n'était évidemment pas pressé et n'avait pas renoncé à comprendre d'où elle venait et ce qu'elle cherchait, car elle semblait chercher quelque chose, toujours à fouiller dans le sol, à retourner le sable et les pierres, à tout examiner de son œil unique.

Il y avait, chez cette créature à la peau dure et brillante quelque chose qu'il ne comprenait pas, par exemple : cette curieuse façon de se déplacer, en faisant de longues pauses. Peut-être se reposait-elle. Peut-être réfléchissait-elle à la façon d'aller plus loin. Elle semblait se nourrir de la lumière provenant de la grande étoile qui brillait le jour. En cela ils étaient pareils, puisqu'il accumulait lui aussi la chaleur du jour pour permettre à son corps de fonctionner la nuit.

L'étoile disparut, engloutie au loin par les montagnes. Il désactiva la troisième paupière dont il n'avait plus besoin.

La bizarre créature au mouvement rotatoire restait sans bouger la nuit, mais on percevait une activité à l'intérieur. On voyait la chaleur qui en émanait ; on entendait ses entrailles vibrer. On entendait l'énergie qui passait d'un côté à l'autre.

Il faisait complètement nuit. Il désactiva les deux autres paupières et leva le regard vers les étoiles. Là-haut, les deux astres nocturnes suivaient leur course habituelle, interminable.

Il se rappela qu'après l'apparition de la seconde étoile il s'était écoulé une infinité de nuits et calcula quand et où elles se croiseraient. Mais ce ballet irrégulier était vite devenu une routine et avait perdu presque tout son intérêt.

Soudain, quelque chose rompit la routine céleste. Un objet aussi rapide que nouveau apparut sur un côté de l'horizon, passa entre les étoiles nocturnes et se perdit du côté opposé. Le Martien se dressa sur ses quatre membres postérieurs et déploya les membranes qui lui servaient de capteurs pour essayer de comprendre cette merveille. Jusqu'au lever du jour il observa la nouvelle lumière qui passait à intervalles réguliers et qui disparut de sa vue lorsque réapparut la grande étoile.

À midi, une lumière autre, ou peut-être la même, commença à descendre vers lui.

Quelques minutes plus tard, au centre de contrôle de l'Agence spatiale européenne, le superviseur, du nom de Mariano, apostropha les contrôleurs :

— Bande d'incapables, comment en êtes-vous arrivés là ? Si Mars a 6794,4 kilomètres de diamètre, comment vous y êtes-vous pris pour trouver le dernier Martien et pour en faire du hachis... ?

FIN

Épitaphe

Il fut réveillé par un bruit un peu avant le lever du jour. Dans le silence de la nuit, il perçut comme une chose qui se traînait sur le sol et une respiration haletante. Le frottement s'arrêta un instant près de la porte de la chambre, puis reprit sa progression. La poignée de la porte tourna avec un grincement métallique. Sous le léger crissement des gonds, une bouffée d'air fétide pénétra dans la pièce.

Il dut se résoudre à sortir une de ses mains de la moiteur des couvertures pour actionner l'interrupteur.

Une jeune femme se tenait dans l'encadrement de la porte. Elle portait des vêtements en lambeaux, sales et ensanglantés. Son corps était lacéré de multiples blessures. La moitié du visage était défigurée, écrasée. De sa blouse déchirée sortait un sein pâle, miraculeusement intact.

Il la reconnut avec effroi et crut qu'il rêvait.

Elle leva péniblement un bras et lui montra sa main déformée qui ressemblait à une griffe où manquaient trois doigts. L'horrible apparition essaya de parler, mais n'émit au début que des gargouillis.

— Pourquoi... articula-t-elle difficilement, et de sa bouche sortit un caillot de sang noir.

Il comprit. Il ne lui en fallait pas davantage ; il savait pourquoi cette femme était là, mais il ne lui répondit pas.

— Tue... moi... ajouta-t-elle, prononçant avec peine chaque syllabe et émettant à chaque fois des ronflements et des sons rauques d'agonie.

— Je ne peux pas... répondit-il d'un ton froid.

— S'il te plaît... insista-t-elle, portant la main mutilée à sa poitrine, dans un geste de supplication.... Tue...moi...

— Je ne peux pas, répéta-t-il, impassible.

— S'il te plaît... insista-t-elle. Ça... fait... très mal.

Une larme mêlée de sang coula sur la joue intacte où elle laissa une trace semblable à un coup de couteau.

— Je ne peux rien changer, dit-il, resté imperturbable devant la déchirante supplique de l'agonisante. Celle-ci avança une jambe qui, fracturée en plusieurs endroits, ressemblait à une branche tordue.

— La douleur... persista la jeune femme. Une douleur atroce...

L'écrivain comprenait ce que lui demandait son personnage. Le laisser à l'agonie à la fin de son roman avait été très cruel. Mais, ce n'était qu'un personnage de fiction, pensa-t-il un instant. Ou peut-être pas ? Elle paraissait réelle, il pouvait

sentir l'odeur du sang putréfié venant de ses blessures, ainsi que le délicat parfum français que lui-même avait pris tant de plaisir à décrire.

Et, malgré les atroces lésions, le corps restait svelte et désirable, comme il l'avait imaginé, comme celui sur lequel il avait solitairement fantasmé. Avec elle, il avait créé sa femme idéale, celle dont il avait toujours rêvé. Mais dans le monde réel, hautaines et méprisantes, elles l'avaient rejeté, parce qu'il était imparfait et ne plaisait à aucune d'elles. C'est peut-être pour ça qu'il avait tué à la fin du roman. Non, il ne l'avait pas tué. À ce moment-là, la soif de vengeance l'avait incité à la laisser dans un état grave causé par l'accident de voiture afin qu'elle meure après une longue agonie.

— Tu ne vis pas vraiment, tu es le fruit de mon imagination, tu n'existes pas, dit-il enfin.

— Tu... m'as... créée, dit-elle. Tu... m'as donné... vie... tu peux... me tuer.

— Non. L'histoire est publiée. Je ne peux rien y changer.

— Si... tu peux... je veux... mourir, supplia la femme et elle sursauta, prise de douleurs épouvantables... Si... tu ne me tues pas... je ne mourrai jamais...

L'écrivain eut pitié d'elle. Elle était imaginaire et donc innocente, elle ne devait pas payer pour le mal que lui avaient causé les femmes réelles. Il quitta son lit et passa sa robe de chambre. Il alla jusqu'à son bureau, s'assit devant l'ordinateur, l'alluma. Tandis que se chargeait le système d'exploitation, il vit que la jeune femme l'avait suivi en boitant et qu'elle s'appuyait maintenant au chambranle de la porte. Incapable de prononcer un seul mot, elle émit un sifflement rauque, le râle d'une agonie sans fin.

Sur le traitement de texte, l'auteur répéta le dernier paragraphe de son dernier roman :

« Dans l'amas de ferrailles tordues – tout ce qui restait de sa superbe voiture de sport – gisait Soledad, grièvement blessée, à l'agonie. »

Il regarda la jeune femme qui tenait à peine debout et poursuivit :

« Par chance pour elle, quelques instants plus tard, son corps brisé cessa de respirer. »

Un bruit sourd le fit sursauter. Soledad, enfin morte, s'était écroulée sur le tapis. La vue brouillée par les larmes, l'auteur ajouta une ligne :

« Et son âme torturée reposa en paix pour l'éternité. »

Puis il titra «Épitaphe», ajouta son nom et sauvegarda. C'est alors seulement que le cadavre de Soledad s'effaça.

FIN

De retour chez soi

Guidé par un instinct aveugle et une faim atroce, il creusa furieusement la terre humide et sortit de sa tombe. Il se mit debout, à grand peine, titubant sur ses jambes décharnées, recouvert du costume qu'il détestait quand il était vivant : son costume de mariage, celui dans lequel on l'avait enterré et qui, maintenant, après les deux mètres de terre bousculés et traversés, était en lambeaux. Peu lui importaient les minces flocons de neige qui tombaient et se déposaient sur sa pierre tombale.

Le cerveau d'un mort vivant ne se distingue ni par sa lucidité ni par la rapidité de ses réactions. Quand il regarda la stèle, il lui fallut un certain temps pour comprendre le sens de la simple inscription qui y était gravée :

« Puisses-tu trouver autant de repos que tu en as laissé derrière toi. »

Son esprit fut submergé par une avalanche de souvenirs lourds et brumeux. Mais ils étaient suffisants pour le faire sourire, tout au moins pour faire naître, sur son visage putréfié, une grimace qui ne ressemblait guère à un sourire.

« Oui, Maria, j'ai été un salaud qui t'a insultée et maltraitée », reconnut-il, bien que ses cordes vocales fussent incapables d'émettre le moindre son. « À plusieurs occasions, j'aurais pu te tuer, et je ne l'ai pas fait. Le moment est venu de terminer ce que j'ai commencé. »

Il sortit du cimetière en boitant, en même temps que des centaines d'autres cadavres qui, comme lui, étaient revenus à la vie et voulaient assouvir cette faim qui les rongeaient et qui les guidait vers la chair palpitante.

Les rues étaient pleines de morts qui déambulaient en traînant les pieds, à la recherche d'êtres vivants. Parfois, ils avaient de la chance et ils en rencontraient quelques-uns qui se risquaient à sortir de leur cachette en quête de nourriture, armés de tout ce qui pouvait servir à couper ou fracasser les têtes et qui vendaient chèrement leur peau.

La faim l'obligea à se joindre au démembrement d'un malheureux imprudent qui n'avait pas bien fermé la porte de sa cachette. La chair palpitante glissa dans sa gorge desséchée, mais il avait beau engloutir une bonne portion, la faim atroce restait insatisfaite. Quand il ne resta rien à dévorer, les cadavres ambulants s'en allèrent, d'autres restèrent sans bouger, le regard perdu, attendant que quelque chose de vivant passe à leur portée.

Il parvint à ce qui avait été son foyer, si l'on peut donner ce nom à un endroit où la violence et la souffrance avaient été le lot quotidien, jusqu'au jour où il avait succombé à un infarctus. Il se souvint que sa femme l'avait vu mourir et n'avait rien fait, n'avait même pas appelé les urgences. « Salope ! » rugit-il.

La porte était ouverte. « Bonne à rien ! Putain ! » balbutia-t-il. Un instant, il se sentit désorienté. La maison avait changé. Les murs avaient été récemment repeints. Il y avait de nouveaux meubles. « Cette ingrate de pute a eu vite fait de porter mon deuil ! », grogna-t-il. Il entra dans le salon.

La veuve lisait, assise dans un fauteuil. Il espérait qu'elle allait hurler de terreur en le voyant rentrer. Mais elle se contenta de lever les yeux de son livre.

— Je t'attendais, fumier. Tu as été plus long que je ne pensais, on voit que tu es maintenant plus idiot que quand tu étais vivant, si c'est possible ! dit-elle d'un ton qui aurait glacé le sang de tout être autre qu'un zombie. Et elle ajouta, ironique : Tu sais, je pensais que j'étais enfin veuve, et voilà que maintenant il me faut demander le divorce.

La faim obscurcissait le peu d'entendement que peut avoir un cerveau pourri. Au fond de son crâne brûlait le désir de cogner cette femme jusqu'au sang, comme il l'avait fait si souvent. Mais la faim ne lui laissait qu'une seule pensée : mordre, déchirer, dévorer !

Il avança vers sa veuve. Celle-ci, sans broncher, lui dit :

— Je te présente mon avocat, tout en levant la main qu'elle avait jusque-là tenue cachée et qui tenait un revolver.

La dernière chose que vit le zombie, ce fut le doigt qui appuyait sur la gâchette et le barillet du revolver qui tournait...

FIN

Frousse

Une obscurité impénétrable l'entourait. Il cligna des yeux à plusieurs reprises, comme si ce mouvement allait suffire pour donner de la lumière. Bien entendu, rien ne se produisit. Il se sentit désemparé. Il ne savait ni où il se trouvait, ni comment il y était arrivé. Il se souvint d'avoir lu un récit de terreur qui commençait comme ça, mais lui n'était pas un personnage de fiction, et dans la réalité ce genre de chose n'arrivait pas. Il se dit qu'il lui fallait garder son calme afin de vérifier où il se trouvait et pourquoi il était complètement plongé dans l'obscurité. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'il pouvait être devenu aveugle, pas plus qu'il pouvait être devenu sourd, bien qu'il n'entendît rien non plus. Le silence l'intriguait, car il savait qu'il était pratiquement impossible de trouver un endroit où régnait un silence absolu, sans la lointaine rumeur d'une route, le ronflement de l'installation électrique ou le chuintement de l'air conditionné. C'était tout à fait bizarre, de ne même pas percevoir le bruit du sang qui courait dans ses veines, comme quand tu restes quelque temps enfermé dans une chambre d'isolement.

Il faut que je sois patient, se disait-il, certain que bientôt quelqu'un allait ouvrir une porte et allumer la lumière.

Il était sûr que son cerveau envoyait des ordres à ses membres, et ceux-ci... Où étaient ses membres ? Qu'est-ce qui se passait ? Avait-il perdu toute sensibilité ?

L'angoisse le possédait entièrement. Pourtant, son pouls n'accélérait pas. *Pourquoi ne puis-je pas sentir mon cœur ?* pensa-t-il. Sûr que je suis en train de rêver, se dit-il pour se tranquilliser. Oui, ça doit être ça, puisque dans les rêves, il se passe des choses étranges, comme quand tu ne peux ni bouger ni marcher, même si les cauchemars ne durent pas. Quelquefois, ils s'aggravent, mais tu finis toujours par te réveiller. Même si je ne suis pas en train de dormir, je devrais commencer à m'inquiéter.

Il chercha à se rappeler comment il était arrivé dans ce lieu obscur, silencieux et inodore. Il savait qu'il s'appelait Mikel Aguirre, étudiant en informatique, qu'il livrait des pizzas parce que la bourse était minable et que l'argent que lui donnait son père couvrait à peine le loyer de l'appartement qu'il devait partager avec deux copains. Son dernier souvenir : il allait livrer une pizza hawaïenne, une grande, avec des anchois et du fromage de chèvre, dans un immeuble de bureaux récemment inauguré, appartenant à une société nommée BMC. Il avait salué la réceptionniste, une fille aux gros nichons et aux lèvres pleines de collagène. Ensuite il était entré dans l'ascenseur, avait pressé le bouton et... qu'est-ce qui s'est passé ? L'ascenseur est tombé en panne ? La cabine s'est détachée des câbles et est allée s'écraser contre le fond de la cage où il gît, aplati ? Il écarta cette idée. Il devait être en vie, sans quoi il ne penserait pas.

Il fronça les sourcils, mais ne sentit pas ce qu'il faisait. Il cria. Il n'entendit rien et ne perçut même pas la vibration de sa gorge ni le mouvement de sa langue. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Pourquoi, tout en ne sentant rien, était-il si tranquille ? Il aurait dû être inquiet, mais – ça alors ! – il ne l'était pas du tout ! Il inspira de toutes ses forces, puis évacua l'air. Il ne paraissait pas non plus respirer ; et s'il ne respirait pas, il était mort. Comment cela avait-il pu se produire ? C'était un athée pratiquant, et toutes ces baratin sur l'au-delà, c'était des histoires de vieilles femmes, donc il écarta la possibilité d'avoir atterri dans les limbes, le purgatoire ou dans un ces fichus lieux où les gens sont censés aller après leur mort.

Il voulut considérer le côté positif de la situation, mais il ne voyait pas comment. Au contraire, dans son esprit se mirent à défiler les pensées les plus noires. Il était à peu près convaincu d'avoir eu un accident de moto et de se trouver à ce moment en salle d'opération. Ou bien dans une chambre froide de la morgue ? Non, pas possible, puisqu'il était encore vivant ! Et si on ne s'en rendait pas compte, si on se mettait à l'autopsier ?

Pendant une éternité, rien de changea. Jusqu'à ce que, sans préavis, il commence à sentir un chatouillement dans tout le corps, comme si un courant électrique de faible intensité le traversait. Puis il y eut un éclair aveuglant. Ensuite, un crachement, comme ceux que nous entendons sur la radio quand nous sommes sur une longueur d'onde entre deux émetteurs.

Il se sentit soulagé. Après son isolement, ça lui paraissait bon signe. La vision se précisa jusqu'à former une image cohérente, ce qui le tranquillisa. Maintenant, ça bourdonnait, Puis un bruit ambiant : ça craquait, ça susurrail, ça sifflait, on marchait.

Il fut rassuré de constater qu'il ne se trouvait ni dans une salle d'opération ni dans une salle d'autopsie. L'endroit ressemblait à un laboratoire d'électronique où différents individus en blouse blanche manipulaient des appareils et, de temps à autre, se tournaient pour le regarder.

Deux hommes se plantèrent devant lui. L'un d'eux était un chauve à la figure si émaciée qu'on aurait dit un vautour. L'autre avait pas mal de kilos en trop et, au milieu de son visage rond, brillait un regard sinistre. Ils l'observèrent quelques instants, puis, sans mot dire, prirent tous deux des notes sur des PC.

Bientôt apparut la blonde aux gros nénés. Elle portait elle aussi une blouse blanche, mais ajustée et décolletée, exhibant un supplément de poitrine qui ajoutait beaucoup d'intérêt au spectacle. La fille s'approcha de Mikel et, s'inclinant, le regarda de haut en bas, tandis que lui braquait directement ses yeux sur la poitrine.

C'est alors qu'il le vit, sur la poche supérieure de la blouse : un logo avec un étrange dessin qui rappelait une éponge portant en surimpression le sigle « B.M.C. ». Au-dessous, il y avait une inscription qu'il put seulement lire quand la femme se releva : « Banque mondiale des cerveaux ».

— Qu'est-ce qu'ils m'ont fait ? Où est mon corps ? cria-t-il, et il entendit ses paroles prononcées par un synthétiseur de voix qui leur donnait un désagréable ton métallique.

— Rendez-moi mon corps !

Les types rigolèrent, et leurs éclats de rire résonnaient comme un écho électrique à l'intérieur de Mikel. La panique fit place à la terreur.

— Je suis simplement venu livrer une pizza !

Quelqu'un déconnecta le son.

FIN

Pourriture

On avait sonné à la porte. Visiblement contrarié, Alberto se leva du sofa et alla ouvrir. Il tenait encore à la main la télécommande de la télévision et bredouillait un chapelet d'injures puisées dans son large répertoire en araméen. « Qui que ce soit, il va comprendre ! M'interrompre au milieu du match Barcelone-Real Madrid », grognait-il dans sa fureur. À l'approche de la porte, il reçut en plein nez une odeur si nauséabonde qu'elle lui tordit les boyaux, lui donna des nausées et qu'il faillit vomir. Il prit une profonde inspiration pour essayer de récupérer, mais la puanteur ne le lui permettait pas. Il ouvrit la porte, et la pourriture devint carrément insupportable. Sur le seuil se tenait un homme vêtu d'un costume gris foncé et cravaté de couleurs gueulardes. On aurait dit un vendeur d'encyclopédies, et la serviette qu'il tenait à la main confirmait cette hypothèse.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Alberto qui se retenait encore de vomir.

— Euh... commença le visiteur. Quand il ouvrit la bouche, sa langue se détacha et tomba sur le sol en émettant une sorte de clapotis. Alberto regarda alternativement l'homme en gris à la bouche ouverte et le morceau de viande sanguinolent qui se tortillait et rampait sur le carrelage avec des mouvements convulsifs.

Un cri d'horreur s'étouffa dans sa gorge quand les macaronis qu'il avait ingurgités à midi sortirent dans une violente vomissure multicolore. Alberto voulut claquer la porte tout en nettoyant de la manche les restes de déjeuner à demi digérés, mais l'homme en gris voulait l'en empêcher. Le visiteur importun allongeait le bras pour tenter de retenir la porte, mais la main se cassa au niveau du poignet et alla rejoindre sur le sol la langue qui continuait à sautiller et à se tordre idiotement au milieu du vomi. Puis les deux morceaux se mirent à ramper vers l'intérieur de la maison. Alberto ne pouvait résister à l'horreur de cette vision. Il perdit à la fois connaissance et le contrôle de ses sphincters, ce qui ne contribua nullement à améliorer la qualité de l'air.

Au bout d'un moment, quand il revint à lui, il se retrouva assis à côté de la porte, mais il ne sentait plus l'odeur nauséabonde et putride qui, auparavant, imprégnait l'atmosphère. L'homme au costume gris était allongé sur le seuil ; il était

en train de se diviser en morceaux gélatineux qui tentaient de s'extirper du costume et rampaient dans des directions opposées. Alberto pensa qu'il devrait faire quelque chose, peut-être appeler une ambulance.

Se levant, il trouva sur la moquette un nez qui lui parut une vieille connaissance, il le ramassa et constata que c'était bien le sien. L'appendice nasal à la main, il se dirigea vers le téléphone mais, avant qu'il ait atteint le salon, une jambe se détacha et tomba sur le sol. Par chance, il se trouvait près de la petite table où était posé le téléphone. De sa position à demi couchée, il allongea le bras et attrapa l'appareil, mais quand il voulut le tenir, ses doigts se détachèrent. Téléphone et doigts tombèrent alors hors de portée et, à leur tour, se mirent à se tortiller sur le sol comme de gros vers. Par comble de malchance, le bras sur lequel il s'appuyait se brisa à la hauteur du coude, produisant un bruit identique à celui d'une branche de céleri qui se casse, ce qui le fit tomber à la renverse. Sa tête cogna par terre, résonna à la façon d'une pastèque bien mûre, s'ouvrit comme un œuf et répandit une masse encéphalique visqueuse, putride et palpitante. Le résultat de cet impact fut que les yeux, accompagnés de leurs nerfs optiques respectifs, sortirent des orbites et rebondirent sur le carrelage. Tels des spermatozoïdes sanguinolents et macrocéphales, ils rampaient eux aussi dans des directions opposées. L'un cherchait à rejoindre la main et la langue de l'homme en gris qui venaient, toujours rampant sur la moquette, dans une course que la main gagna d'une phalange. L'autre œil alla à la rencontre du nez et des doigts d'Alberto qui gigotaient autour du téléphone, pendant que sa jambe tentait maladroitement de sortir du carcan du pantalon par des convulsions hystériques.

À cet instant, la voisine qui habitait le logement d'en face sortit. Elle vit les restes épars du vendeur d'encyclopédies et poussa des cris horribles. Sa langue tomba sur le sol et ses yeux sortirent de leurs orbites...

Quelques jours plus tard, deux extraterrestres de la planète Raticulin qui opéraient une reconnaissance constatèrent, perplexes, qu'il ne restait de l'humanité que des organes visqueux qui rampaient, sautillaient et se tortillaient de toutes parts.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ici ? demanda Flip intrigué.

— Sans doute la corruption, répondit Flop dont l'unique sourcil se souleva.

— Ça alors ! On savait que sur cette planète, il y en avait beaucoup, mais à ce point ! s'exclama Flip qui faisait onduler ses antennes, signe non équivoque de perplexité chez les Raticulinianiens.

— Ici il n'y a plus rien à foutre, dit Flop qui fit décoller la soucoupe volante, allons envahir ailleurs... »

FIN

Comment profiter de la crise

J'étais un auteur à succès. Mes livres, récits et manuels de survie contre les zombies, traduits en différentes langues, se vendaient comme des petits pains. On pourrait dire, sans exagérer, que j'étais plein aux as. J'avais une grande maison dans un quartier pour les richards et les VIP, ceux que s'arrachent les médias. Je possédais une voiture de sport à la cylindrée aussi coquette que le prix, en plus de trois automobiles moins époustouflantes mais tout aussi coûteuses. Je n'avais pas de chauffeur, parce que j'adorais conduire moi-même ces engins monstrueux et sophistiqués.

Mon éditeur ne publiait que des titres traitant des zombies. Les best-sellers de son catalogue se composaient de mes ouvrages : Comment massacrer les Zombies, Comment se défendre contre les zombies et survivre dans un monde Z, Zombi pour en finir ! Aussitôt derrière venaient mes romans : Hécatombe zombie, Tarzan et les Zombies, Conan contre les Zombies, Les Zombies et la mère qui les a mis au monde.

Jusqu'au moment où est survenue l'apocalypse Z, j'étais un veinard pourri de fric que se disputaient les plus riches pépées de la ville.

Et cela jusqu'au jour où – on ne sait comment – un virus échappé d'un laboratoire secret, après avoir subi – sans qu'on sache pourquoi – une mutation maligne s'est fourré à l'intérieur d'une boîte de haricots au chorizo. Il ne serait rien arrivé si la boîte était restée sur un rayon du supermarché du quartier jusqu'à la date de préemption, ce qui se produit dans la plupart des cas. Mais le destin, dans sa cruauté, a voulu qu'elle soit achetée par une vénérable dame, veuve d'un employé de la poste. Elle s'appelait Angustias de los Dolores, et sa maigre pension ne lui permettait aucun luxe ; le cholestérol, le sucre et l'acide urique lui imposaient un régime qui la maintenait en vie, mais lui interdisait tout excès gastronomique. Elle devait se passer du jambon et du saucisson qui étaient la spécialité de la région. Ce jour-là, elle aperçut la boîte de haricots sur le rayon. Il n'en restait qu'une. L'instinct maternel de doña Angustias s'émut de voir cette boîte solitaire, orpheline et veuve, comme elle. Fabada asturiana La Ribera, disait l'étiquette en grandes lettres rouges lisibles pour les yeux de la vieille dame que voilait la cataracte. Elle s'approcha et la prit dans ses mains tremblantes que déformait l'arthrite. L'extérieur de la boîte

montrait un plat de fabada où, entre de délicieux haricots, se détachaient d'appétissants morceaux de chorizo et de lard. L'eau lui vint tellement à la bouche qu'un filet de salive lui coula à la commissure des lèvres. Quel mal ça pouvait lui faire de s'offrir pour une fois un petit plaisir ? Qui allait s'en apercevoir ? Elle en avait marre des légumes cuits et du blanc de poulet ou du poisson au gril. Pour une fois il ne se passerait rien. Manger une boîte de fabada ça n'était pas la même chose que de s'envoyer des crottes au chocolat ou des gâteaux à la crème. Elle jeta un coup d'œil par dessus son épaule. Pour s'assurer que personne ne l'observait. C'était de la paranoïa pure et simple, parce que la pauvre femme ne connaissait personne dans le quartier où il n'y avait que des jeunes ou des immigrés qui étaient toujours pressés et qui ne s'apercevaient même pas de son existence.

À son domicile, doña Angustias fit réchauffer les haricots et les dégusta avec une volupté dont elle ne se croyait plus capable. Avec nostalgie elle se souvint de la fabada qu'elle avait savourée avec son défunt mari Leonardo pendant leur voyage de noces.

Durant la sieste, le maudit virus mutant se reproduisit dans le système digestif de la bonne dame qui bientôt se sentit très mal. Effrayée, elle pressa le bouton de l'appel d'urgence qu'elle portait toujours pendu à son cou. Quand le service des urgences arriva, dona Angustias avait cessé de vivre.

Au funérarium était venu le curé de la paroisse accompagné d'une demi-douzaine de vieilles dames aussi solitaires que doña Angustias. Le prêtre et ses ouailles récitaient le chapelet quand la défunte s'assit dans son cercueil et se mit à hurler. Le terrible cri épouvanta tous ceux qui se trouvaient là, à l'exception des cadavres, bien entendu.

Comme on peut s'en douter, les témoins de l'horrible événement restaient paralysés par la surprise et la terreur. La vieille dame ressuscitée en profita pour se jeter sur eux et se mettre à mordre, à droite et à gauche, propageant l'étrange maladie qui l'avait tuée.

Peut-être parce que le virus avait recommencé à muter, ou peut-être parce que cela entre dans la logique de cette affaire, au bout de quelques minutes les morts ressuscitèrent et les blessés moururent pour ressusciter peu après.

L'infection s'étendit comme un incendie de forêt au mois d'août, et, au bout d'une semaine, un tiers de l'humanité était à l'état de morts vivants qui avaient dévoré un grand nombre d'autres humains et avaient réduit ce qui restait à l'état de réserve alimentaire.

Contrairement à la croyance populaire, les morts vivants, également appelés zombis (ou zombies), n'étaient pas des corps privés d'intelligence, ne connaissant que la frénésie de dévorer des humains. En fait, ils conservaient leurs capacités mentales et leur mémoire d'avant leur transformation, sauf qu'ils avaient l'obsession de dévorer les êtres humains et n'éprouvaient à le faire aucun scrupule. C'est ainsi qu'après le jour de l'Apocalypse Zombie se déclencha une guerre sans quartier que les humains avaient toutes les chances de perdre.

Les infectés en prenaient à leur aise et dévoraient tous ceux qui ne se méfiaient pas, tandis que nous, les survivants, nous nous défendions comme nous pouvions. La police et l'armée, aussi touchées que le reste de la société, ajoutaient au chaos. De temps à autre, on pouvait voir un ancien flic devenu zombi donner la chasse à une victime, pistolet de service au poing. Ceux d'entre nous qui n'étions pas encore contaminés, nous devions nous défendre contre eux. La loi et l'ordre avaient cessé d'exister. Ce fut ma ruine.

Les survivants ne voulaient qu'une chose : être encore en vie le lendemain matin ; les zombis ne voulaient qu'une chose : prendre en chasse un humain et en faire leur déjeuner. La demande de livres s'effondra. Quelque uns de mes manuels de survie trouvaient encore des acheteurs, mais bientôt les ventes tombèrent à zéro, tout comme mes revenus. Il fallait trouver quelque chose, sans quoi je serais réduit à faire la manche au coin de la rue.

J'avais encore de quoi m'acheter des armes et survivre dans ce chaos. Ma modeste demeure disposait toujours des meilleurs systèmes de sécurité, y compris un abri anti-atomique. Bon, je sais que tout ça ne sert pas à grand-chose, mais il me fallait bien dépenser l'argent que je gagnais. Par ailleurs, en plus de ma voiture de sport, je disposais d'un tout terrain Hummer que je n'utilisais jusqu'alors que pour impressionner de temps à autre des types aussi décadents que moi. Je suis allé voir mon éditeur. Ses bureaux occupaient tout un étage de l'un des édifices les plus emblématiques de la ville. J'ai parké le Hummer à la porte, et il m'a fallu pour cela bousculer quelques véhicules abandonnés. Je me suis assuré qu'il n'y avait pas de

zombis en vue, j'ai empoigné mon fusil à répétition et mon infallible machette et suis entré dans le bâtiment.

À la réception se tenait le portier. Il s'était maquillé pour dissimuler la pâleur de son visage caractéristique des morts vivants. Je ne lui ai pas laissé le choix : je lui ai fait sauter la tête qui a éclaboussé la fresque New Age décorant le vestibule.

J'ai pris l'ascenseur. Les portes se sont ouvertes sur l'étage de la rédaction. Des mecs qui avaient la touche de témoins-zombis de Jéhovah semblaient m'attendre avec l'air de ceux qui n'ont jamais bouffé un être humain. Deux coups au but, et j'ai projeté leur cervelle sur les murs. Je suis entré dans la rédaction. Pas de réceptionniste. Je suis passé dans le bureau de l'éditeur. Je l'ai trouvé à l'état de zombi qui dévorait sa secrétaire.

Je lui ai tiré dessus, mais il a été plus rapide que prévu et s'est abrité derrière le corps de sa proie. Le coup n'est pas parti. De nouveau, j'ai pressé la gâchette, mais il ne me restait plus de cartouche. Après avoir liquidé deux zombis pour dégager la sortie de mon garage, plus le portier et les témoins, j'avais oublié de recharger mon arme. Un terrible oubli qui risquait de me coûter la vie.

J'ai jeté le fusil sur un fauteuil, empoigné la machette et me suis précipité sur lui, avec l'intention de le décapiter. Ce fils de chien a paré le coup en interposant la jambe qu'il était en train de dévorer et s'est jeté sur moi. Nous avons roulé par terre, enlacés dans un corps à corps qui ne pouvait finir que par la mort de l'un de nous deux. Mais ce fumier m'a mordu le mollet avant que j'ai pu lui trancher la tête d'un coup de machette. Malheur ! j'étais contaminé.

Je me suis assis dans un fauteuil, la machette toujours à la main. Je savais ce qui allait suivre. Tout d'abord la fièvre et de violentes douleurs, puis la mort, enfin le réveil et la fringale. Mais le putain de virus devait avoir muté à nouveau et ne provoquait plus de souffrance. J'ai perdu connaissance – ou peut-être étais-je mort – et je me suis réveillé dans la même position. Je savais ce que j'étais devenu et que la faim que j'éprouvais ne se calmerait pas avec un hamburger. La partie d'humanité qui restait en moi essayait de me convaincre de mettre fin à ma seconde vie. J'ai regardé la machette ensanglantée. Je l'ai levée et l'ai fixée pendant plusieurs minutes, comme si cette arme fidèle allait me donner la réponse à mes problèmes. Je me suis levé. Me couper la tête, je n'en avais pas envie, de sorte que je suis sorti à la recherche d'un humain à dévorer.

Il n'était pas facile de trouver de la viande fraîche en ville. J'ai déambulé par les rues, me faisant passer pour un humain armé qui se dirigeait vers un lieu précis. Comme on n'avait pas tellement l'habitude de voir un zombi armé, il s'est trouvé quelqu'un pour mordre à l'hameçon. J'ai entendu qu'on m'appelait depuis l'entrée d'un immeuble. Pour ne pas éveiller les soupçons, j'ai fait comme si je n'avais pas peur. Puis je me suis approché prudemment.

Il s'agissait d'une pépée d'une quarantaine d'années, pas mal fichue. La veille, elle m'aurait excité autrement. Ce jour-là, elle me mettait l'eau à la bouche. Peut-être que la chair serait un peu coriace, mais elle aurait sûrement du goût. Quand elle s'est rendue compte qu'elle avait affaire à un zombi, elle allait gueuler, mais, d'un coup de machette, je lui ai tranché la tête. Ça ne m'aurait pas tellement plu si le premier repas de ma nouvelle vie s'était tout à coup mis à gigoter au milieu du déjeuner. J'ai traîné le corps jusqu'au prochain fast food ; ce n'est pas parce qu'on est zombi qu'on doit manger par terre comme un cochon. Et je me suis assis au comptoir pour m'envoyer ce met de choix. Tandis que je dégustais la belle quadra, je me suis souvenu que mes affaires étaient au plus mal, ce qui m'a mis de mauvais poil. Pire encore quand j'ai découvert que les opulents nichons que je me disposais à engloutir étaient pleins de silicone. Non mais vous voyez un peu ! Me gâcher le plaisir avec des additifs ! À cet instant précis, qui est-ce qui fait irruption dans l'établissement ? Un chasseur de zombis.

Peu après, alors que je dévorais le foie du chasseur sans me soucier de ses cris de protestation (c'est emmerdant de voir que nos proies sont si promptes à se réveiller) je me suis aperçu que le type avait dans sa poche un de mes guides de survie. Non, mais quelle connerie ! Un mec qui voulait me tuer en utilisant mes propres techniques.

Et puis j'ai trouvé la solution à mes problèmes.

Ce que je viens de raconter remonte à cinquante ans. Maintenant, on élève les êtres humains dans des fermes, bien que certains privilégiés, comme moi, aient encore le luxe de les chasser et de les manger à l'état sauvage. Me voilà de nouveau millionnaire grâce à mes livres : Stratégie pour chasser l'humain, L'Elevage et l'engraissement des humains et L'art de cuisiner l'humain. La vie sur terre a changé

le jour de l'Apocalypse, mais moi, j'ai cette chance : tout est comme avant. Si tu sais profiter des opportunités, quoi qu'il arrive, tu peux toujours faire du fric !

FIN

Rencontre à Venise

Il pleuvait sur Venise en ce jour de début avril. La place Saint-Marc, recouverte par l'*acqua alta*, reflétait la Basilique, le Campanile et la Tour de l'horloge. Les touristes déambulaient, en bottes de caoutchouc, captant avec leurs appareils les images d'une Venise triste et belle, malgré tout.

Alvaro passa devant les arcades du Palais ducal. Le long des embarcadères, les gondoles se berçaient, pareilles à d'étranges animaux aquatiques. Au fond, l'île de San Giorgio Maggiore, au campanile caractéristique, se découpait sur un ciel gris.

Il la rencontra sur le *Ponte de la Paglia*, curieusement vide de touristes. Elle portait un grand manteau de cuir noir dont elle avait relevé le col, et des bottes, comme tout le monde. L'air humide de l'Adriatique qui ébouriffait sa crinière noire lui cachait le visage. Mais dans les poches, elle observait le Pont des Soupirs. Des siècles plus tôt, les condamnés le franchissaient pour atteindre les Plombs, cachots dont ils ne sortiraient pas vivants.

La femme descendit lentement les larges escaliers du pont et suivit du même pas le quai inondé, s'éloignant de la place Saint-Marc. Elle entra dans la rue Albanesi et s'engagea dans le dédale des rues et canaux de la ville. Alvaro la suivit à distance. De temps à autre, elle s'arrêtait pour observer un canal, une gondole qui passait, un pigeon qui tournoyait. Elle passait, curieuse. Elle se distrait en regardant les vitrines remplies de sujets en verre de Murano et d'élégantes dentelles de Burano. Mais sans rien toucher, sans rien acheter.

Une heure après, elle monta le pont du Rialto et passa entre les étalages pleins à craquer de masques aux couleurs vives et de marionnettes en bois.

L'écho d'une chanson résonna au-dessus du vacarme du bazar et, se frayant un passage dans la foule qui circulait sur le pont, elle s'approcha du Grand Canal. Cinq gondoles pleines de touristes formaient un cercle. Dans l'une d'elles, deux couples de jeunes mariés rougissants observaient un chanteur qui interprétait *Arrivederci Roma* au son d'un accordéon. Alvaro profita de l'occasion pour s'approcher de la femme, mais il distinguait à peine son visage caché entre la chevelure et le col du manteau. Il ne perçut qu'un regard triste.

Une fois finie la chanson, les gondoles repartirent sous les cris des gondoliers qui plaisantaient entre eux et se moquaient peut-être des touristes qu'ils transportaient. La femme reprit son itinéraire, en apparence aléatoire. Elle descendit du pont du Rialto et s'engagea dans des ruelles toujours plus étroites. Il la vit tourner encore un angle.

Quand Alvaro entra dans l'obscur *calle*, la femme n'était plus visible. Les bâtiments étaient moisissés comme le reste de la ville. Craignant l'avoir perdue, il inspecta la ruelle. Une des portes était ouverte et, sur les quatre marches usées qui menaient à l'intérieur, il y avait des traces récentes de pas.

L'obscurité régnait à l'intérieur, mais on pouvait distinguer le début d'un escalier. Il commença à monter en prenant garde à ne pas faire de bruit, mais ses semelles humides crissaient à chaque pas. Il parvint au premier étage et fit halte sur le palier. Une autre porte entrebâillée. Par la fente filtrait une mince bande de lumière orangée. Il jeta un regard par la fente, puis il ouvrit lentement. Seules les charnières émirent un léger murmure.

Cela sentait les vieux meubles. Une lumière terne provenait d'une porte située au fond d'un couloir peu profond. Il avança. Le plancher craqua. Il s'arrêta avant d'entrer et observa les lieux. Un candélabre à sept branches, placé sur une table de chêne, éclairait un salon décoré dans le style chargé qui est typique de Venise : rideaux rouges de brocart avec cordons et bordures dorées. Chaises et fauteuils en tapisserie assortie.

Dans la salle trônait une cheminée de marbre blanc sculptée de motifs mythologiques. Au-dessus était accroché le portrait à l'huile d'une dame vêtue de rouge. Elle avait les mains croisées dans son giron et les cheveux coiffés en une tresse qui tombait sur l'une des épaules. Les yeux, grands et noirs, impressionnèrent Alvaro. Le peintre avait traduit la profondeur du regard et la tendresse du personnage. La femme au manteau noir se tenait debout devant la cheminée. Elle regardait le tableau. Elle avait ouvert son manteau mais gardait le col levé. Lentement, elle se retourna. Des yeux noirs, tristes mais calmes, le contemplèrent pendant un moment qui lui parut une éternité. La ressemblance avec la dame du portrait était plus qu'évidente.

— Ça va faire mal ? demanda-t-elle tout à coup.

Alvaro ne s'attendait pas à ce qu'elle parle, mais il comprit sur le champ pourquoi elle paraissait être là, à l'attendre.

— Je ne sais pas, peut-être, répondit-il, indifférent.

— Faites vite, je vous en prie, ajouta-t-elle. La douleur et le désespoir s'exprimaient maintenant dans ses yeux qui brillaient à la lumière des bougies.

C'était la première fois qu'une victime s'adressait à lui de cette façon. D'habitude, ils criaient et essayaient de fuir ou de lutter, désespérés devant la mort qui les attendait. Alvaro ne s'interrogeait jamais sur les mobiles de ceux qui le payaient pour ces exécutions, mais cette fois il ressentit une pointe de curiosité.

— Pourquoi voulez-vous mourir ?

— Je me sens très seule, répondit-elle en exhalant un souffle qui ressemblait à un dernier soupir.

Sans plus attendre, il s'approcha de la femme et mit ses mains autour de son cou. Elle eut un léger frisson, mais aucun geste pour fuir. Il décida de presser les carotides au lieu de l'étouffer ; comme ça elle perdrait connaissance, et il lui éviterait de souffrir. Mais qu'est ce que ça pouvait lui faire que la femme souffre ou non ? Ce n'était qu'une victime de plus. On le payait pour la tuer... non, là il se trompait, il y avait une grande différence. C'était elle qui le payait pour qu'il la tue ! Et, à sa connaissance, c'était la première fois qu'une chose pareille se produisait. Pourquoi ne s'était-elle pas suicidée en prenant un flacon de barbituriques ou en se coupant les veines dans son bain, à la lumière des bougies ? Il écarta de son esprit les spéculations qui avaient pour seul effet de le distraire de son travail et il revint à la réalité du moment.

Il perçut l'odeur de femme, une odeur pure, sans parfum qui le masqua. Il reçut en plein visage son souffle chaud qu'il aspira avec plaisir, comme s'il aspirait sa vie. Dans ses mains il sentait le battement précipité de son cœur et la douceur de sa peau qui, toutefois, était froide. Elle était attirante malgré son apparence triste. Il ressentit pour elle de la compassion, quelque chose qu'il n'avait jamais senti pour aucun de ceux qu'il assassinait. Qu'il n'avait jamais éprouvé pour personne, excepté, peut-être pour lui-même. Lui aussi était un être solitaire. Il comprenait ce que c'était de n'avoir personne qui vous attende, qui éprouve un sentiment pour vous.

Ça ne l'avait jamais intéressé de savoir si les individus qu'il tuait méritaient la mort, ou s'ils étaient seulement la cible de la haine, de la vengeance ou de l'envie de quelqu'un. Lui, il enviait et haïssait le reste de l'humanité qui l'avait maltraité et méritait un châtime. Il prenait sa revanche en exécutant des êtres anonymes pour se venger de sa propre solitude.

Il porta à nouveau son attention sur la femme. Quand il tuait face-à-face, il avait plaisir à regarder les yeux de sa victime et à contempler la terreur qu'elle éprouvait à voir s'approcher la mort. Mais cette fois, sans savoir pourquoi, il n'osa pas.

Alvaro observa d'autres traits du visage. Il ne remarqua ni parfum, ni maquillage, ni rouge à lèvres. Elle ne semblait pas en avoir besoin. Sa peau ne montrait aucune imperfection. Ses lèvres restaient fermes et n'exprimaient ni peur ni nervosité. Comment était-ce possible quand, d'une simple pression de ses mains, il allait mettre fin à sa vie ?

Enfin, il se décida à regarder ses yeux. Ils étaient d'un noir intense et ne reflétaient pas son propre regard. À travers les pupilles dilatées, il vit luire une petite étincelle, un léger éclat bleuté à l'intérieur de chaque œil. Comme la lumière au bout d'un très long tunnel. Il se sentit attiré par ce rai de lumière froide et se coula dans des profondeurs obscures, insondables. Il éprouva un vif attrait pour l'inconnue et fut saisi d'un violent désir sexuel. Il rougit comme un adolescent à son premier baiser, surpris par cette réaction de son corps, si déplacée. Soudain, il céda au vertige, à un sentiment d'apesanteur, comme s'il tombait dans un abîme, et il eut l'impression que l'air lui manquait. Effrayé, il voulut fuir et se séparer de cette femme étrange, mais au même moment, le temps se figea. Il demeura dans cet intervalle, à la fois imperceptible et infini, qui suit chaque seconde et précède la suivante. Un instant bref, éternel, hors de l'espace et du temps, au cours duquel Alvaro ne pouvait ni broncher ni respirer. L'air semblait s'être raréfié autour de lui. Rien ne bougeait. On n'entendait rien, ni la respiration de la femme ni le crépitement des bougies, ni le clapotis omniprésent de l'eau dans les canaux de Venise. Mais la voix de la femme, un murmure, résonna au fond de son cerveau :

— *Cher Alvaro, tu ne sais pas depuis combien de temps j'attends cette minute.*

Surpris qu'elle connaisse son nom et terrifié par cette situation inusitée, il voulut lui serrer le cou, en finir une fois pour toutes avec le travail qui était le sien, mais il ne pouvait faire le moindre mouvement.

— *Qui es-tu ? Comment sais-tu mon nom ?* pensa-t-il alors. *Nous nous connaissons ?*

— *Tu ne me reconnais pas ? Je devrais me sentir offensée,* dit-elle d'un ton triste. *J'ai été à ton côté chaque fois que tu mettais fin à la vie de quelqu'un.*

— *Mais il n'y avait personne, à part...*

— *Si, Alvaro, nous étions toujours tous les trois, toi, la victime et moi qui faisais également mon travail.*

— *Alors il faut que tu sois...* Alvaro prit peur, et sa voix se serait brisée s'il avait pu articuler la moindre parole.

— *Oui, je suis celle que tu penses.*

— *Maintenant, tu viens pour moi,* confirma Alvaro saisi de panique.

De nouveau, il voulut fuir, tout abandonner, s'éloigner de Venise et de... cette... Mais il restait paralysé. Il la tenait par le cou, mais c'était lui qui était piégé. Il imagina que tous deux étaient des figures enfermées dans un bloc de résine et représentant une scène de mort pour toute l'éternité.

— *Pourquoi as-tu peur de moi, Alvaro ?* demanda la voix veloutée dans la tête de l'assassin.

Il ne savait quoi répondre. Il était plus désarmé que n'importe laquelle de ses victimes. En fin de compte, celles-ci se trouvaient devant un mortel, lui était devant la Mort en personne.

— *Allons, le moment est venu,* dit-elle et elle ajouta sur un ton de plaisanterie : *Ne crains rien, ça ne fait pas mal.*

L'univers se remit à bouger autour de lui. Les rumeurs de la nuit vénitienne semblaient assourdissantes dans le profond silence. Les mains d'Alvaro, n'ayant plus de force, retombèrent et pendirent, inertes. Son regard restait prisonnier au fond de ces yeux, et il sentit son corps détendu, endormi.

Elle le prit par la main et, avec douceur mais fermeté, le guida vers la porte. Avant de sortir, ayant à peu près retrouvé la maîtrise de soi, Alvaro s'arrêta et jeta un regard en arrière. Sur le sol, au pied de la cheminée, il vit son propre corps inerte, le visage pâle et le regard perdu dans le vide.

— *Mourir, c'est toujours comme ça ?* demanda-t-il, et sa voix sonna étrangement à ses propres oreilles.

— *Non, tu as pour moi une place à part et tu mérites un traitement plus personnel,* répondit-elle et elle ajouta, d'une voix sensuelle : *Allons, mon amour, désormais aucun de nous deux ne se sentira seul.*

Ils marchèrent main dans la main par les ruelles de Venise. Personne n'aurait pu les distinguer des autres couples d'amoureux. Parvenus à un embarcadère, ils montèrent à bord d'une gondole à l'aspect austère. Le gondolier portait un grand

imperméable noir et dissimulait son visage sous une capuche. La femme lui lança une pièce de monnaie en or qu'il attrapa en l'air d'une main osseuse et pâle. Une fois que les deux passagers se furent assis, le gondolier appuya la rame sur la forcola et fit partir l'embarcation qui glissa en silence le long du canal.

La femme posa la tête sur l'épaule d'Alvaro. Celui-ci respira l'odeur de la chevelure et entoura de ses bras les épaules de sa compagne. Tous deux sourirent quand ils se trouvèrent près d'un autre couple d'amoureux qui, assis dans leur propre gondole, écoutaient un chanteur interpréter *Arriverci Roma* accompagné par un accordéon.

Les nuages s'ouvrirent, et la pleine lune brilla sur la cité lacustre. La lumière argentée effaça les ténèbres dans les canaux et les rues où grouillaient les passants. Mais personne ne vit comment une certaine gondole sortit du Grand Canal, s'éloigna dans la lagune, puis disparut dans le néant. Personne ne pouvait la voir parce c'est seulement à la fin de la vie que l'on peut voir la Mort.

FIN

L'Effet Lune

La surface pulvérulente de la Lune passait très vite sous les six grandes roues du Lycaon, le véhicule d'exploration de l'Agence spatiale européenne. Guidé par le pilote automatique, il évitait les obstacles rencontrés sur son chemin. Pendant ce temps, le commandant Victor Guirao, son unique équipage, restait assis devant le tableau de bord, les yeux rivés sur l'extérieur. Il aurait aimé contempler les étoiles, mais l'éclat du Soleil reflété sur la surface lunaire l'aveuglait et l'empêchait de les voir. Le paysage lunaire était monotone et désolé comme son propre état d'âme. Il avait des raisons d'être en proie à une profonde dépression, mais, en tant qu'astronaute parfaitement entraîné, il surmontait ces faiblesses. Pourtant, il se sentait frustré.

Depuis son enfance, il avait voulu devenir astronaute. Il rêvait de piloter son propre vaisseau spatial pour aller sur la Lune. Sa détermination était telle qu'après trois années de travail pénible, il avait brillamment obtenu ses diplômes et pu entrer à l'Agence spatiale européenne. Il avait consacré la plus grande partie de sa jeunesse à l'étude et à une très exigeante formation ; tous ses rêves d'enfant s'étaient réalisés intégralement. Il jouissait d'un statut social enviable, avait une épouse merveilleuse, astronaute elle aussi, et un fils de quatre ans qui voulait suivre l'exemple de son père.

Je ne peux pas me plaindre, se dit-il, mais, au même moment, il avait le moral plus bas que terre (ou faudrait-il dire : plus bas que Lune ?)

Il sourit amèrement de cette plaisanterie stupide, et il eut envie de se gifler, furieux contre lui-même, comme s'il était le seul responsable de l'échec de la mission.

Il contrôla une fois encore si le cap donné par le pilote automatique était correct. Il savait que les ordinateurs n'exigeaient pas de vérification, mais l'inaction lui portait sur les nerfs. La navette l'avait placé quelques heures plus tôt au centre géographique de la face cachée de la Lune. On était en phase de pleine lune et le Soleil était au zénith. La rencontre aurait lieu dans un cratère appelé Behain S, dans la zone d'ombre, à deux mille sept cent kilomètres du point d'alunissage. Un long voyage, même pour un vaisseau comme le Lycaon où il y avait place pour un

équipage de six personnes. Victor voyageait seul et, malgré le confort dont il disposait, c'était une mission épuisante.

Il s'aperçut qu'il avait faim et il se rendit donc à l'arrière du vaisseau. Il ouvrit l'une des boîtes qui contenaient les aliments et, après un instant d'hésitation, choisit un sandwich dont l'étiquette indiquait : *escalope de veau avec garniture*. Mais, à le voir, on aurait dit un pâté de foie gras racorni et recouvert d'une mousse verte. C'était sûrement très nourrissant. Victor n'en doutait pas, mais l'aspect ne paraissait guère engageant. Il se promit d'en faire mention sur le livre de bord. De même, il mit une poche contenant de l'eau en réserve dans sa combinaison, regagna la console des commandes et s'attacha sur le siège pour ne pas se trouver déséquilibré par les embardées que faisait le véhicule de temps à autre. Malgré l'excellente suspension et les gyroscopes, parfois le basculement de l'engin dû au relief abrupt du terrain chahutait méchamment l'équipage. Par contre, en terrain plat le balancement était agréable et délassant, comme sur un voilier par une mer calme.

Il sortit le sandwich de son enveloppe, y mordit et fit une grimace de répugnance. On aurait dit du liège, mais la faim le tenaillait et il avait la flemme de se lever pour aller chercher quelque autre chose qui n'aurait sûrement pas meilleur goût. Résigné, il continua à mastiquer, le regard perdu dans le paysage. Il restait encore quelques heures jusqu'à l'arrivée à son objectif. Il se dit que c'était un bon moment – aussi bon qu'un autre – pour commencer à rédiger les premières notes de son livre de souvenirs. Son idée était de l'écrire à son retour sur la Terre, bien qu'il eût conscience que sa mission était classée *Hautement secrète* et qu'il serait donc impossible de publier ce livre. De toute façon, il le laisserait à son fils qui saurait ainsi ce que son père avait fait d'important.

Il termina son repas, but l'eau, jeta l'enveloppe et la poche vide dans le conteneur de déchets et se prépara à commencer la rédaction de ses notes.

Il regarda le clavier et fit la grimace. Il trouvait absurde de voir que les ordinateurs de la NASA et de l'ESA continuent d'employer des claviers mécaniques quand sur Terre tout le monde utilisait la reconnaissance vocale. Il savait que la technologie ancienne était plus fiable, alors que la voix d'un astronaute pouvait être déformée dans certaines circonstances et qu'alors l'ordinateur, ne pouvant la reconnaître, ne tiendrait pas compte de ses instructions. Mais il considérait qu'apprendre les tâches mécanographiques pendant la formation était une perte de temps.

Il utilisa le *trackball* situé près du clavier pour naviguer à travers les antiques fenêtres des menus jusqu'au moment où il localisa son livre de bord personnel qu'il ouvrit. Puis il y ajouta :

Project : Lycanthropic Metamorphosis on Moon Surface

(*Projet : Métamorphose lycanthropique sur la surface de la Lune*)

Les Lycanthropes

» *Bien que leur origine ne soit pas scientifiquement avérée, on pense que les Lycanthropes sont apparus sur la Terre des milliers d'années avant les premiers humains. L'une des preuves en est les peintures rupestres qui représentent des scènes de chasse où l'on voit des figures anthropomorphiques à tête d'animal et tenant à la main des armes rudimentaires. Plus tard leur existence a été corroborée par les légendes de diverses cultures humaines. On les désigne en général par le terme grec de Lycanthropes (likaon=loup et anthropos=homme), en Europe on les a appelés loups-garous ou hommes loups, hommes jaguars en Amérique du sud, hommes léopards en Afrique et guerriers berserkers dans la mythologie nordique.*

» La préhistoire

» *Si certains chercheurs affirment que, lorsque débuta la dernière glaciation, il y a plus de soixante-dix mille ans, les Lycanthropes possédaient déjà une culture assez sophistiquée, les premières données fiables à leur sujet datent de la fin de cette période, il y a de dix à douze mille ans. On sait avec certitude qu'à la fin de l'ère glaciaire, les premiers hommes – appelés Néandertaliens – chassaient au moyen d'outils de pierre et d'os, pratiquaient la cueillette et vivaient dans des cavernes ou des huttes faites de branches et de peaux. Cependant, on a la preuve que les Lycanthropes habitaient des villages construits en pierres, cultivaient la terre et pratiquaient l'élevage. Les lycanthropologues sont convaincus que ces créatures furent à l'origine de certains des progrès techniques les plus importants de l'Histoire, comme la roue et d'autres instruments ou armes primitives qui furent utilisés ensuite par l'homo sapiens.*

» *Quand, il y a dix mille ans, le climat commença à se réchauffer, débuta l'extinction des Néandertaliens, qui étaient une espèce acclimatée au froid intense. Ils laissèrent aux Lycanthropes les territoires qu'ils avaient occupés. Mais vers cette*

époque apparut un nouvel hominien. Il venait de l'Afrique, était plus évolué que son prédécesseur et adapté au nouveau climat : il s'agissait de l'homo sapiens sapiens.

» Au cours des millénaires durant lesquels les Lycanthropes partagèrent les territoires de chasse avec les Néandertaliens, le monde regorgeait de nourriture et il n'y avait donc pas tellement de compétition entre les espèces. Mais les nouveaux humains, beaucoup plus versatiles et prolifiques que les anciens, devenaient de plus en plus nombreux, rivalisant avec les Lycanthropes pour l'espace et les moyens de subsistance. Ainsi commencèrent les luttes entre les deux espèces.

» Durant les périodes de pleine lune, les Lycanthropes étaient physiquement supérieurs aux humains. Mais, du fait que prédominaient dans leur cerveau les instincts sauvages, ils se révélaient incapables de maintenir une organisation cohérente. Il en résulta que, pour éviter d'être chassés comme des bêtes, ils se retirèrent dans des zones à l'écart de leurs voisins hostiles.

» En dehors des phases de pleine lune, la constitution physique des deux espèces était quasi identique, ce qui permit aux Lycanthropes de s'infiltrer peu à peu parmi les populations humaines tout en restant contraints de se cacher quand la Lune était pleine. Mais, de temps à autre, l'un d'eux était découvert sous sa forme d'homme loup et, comme l'humanité a toujours eu peur de ce qu'elle ne comprend pas et a toujours détruit tout ce qui lui fait peur, les Lycanthropes furent persécutés et chassés.

Victor contrôla les données du radar. Comme on pouvait s'y attendre, sur les cent prochains kilomètres, il n'y avait rien d'autre que de petits cratères et de la poussière. À ce moment-là, il ne cherchait pas à vérifier le nombre des accidents géographiques sur l'ordinateur. Mais, avant de continuer à écrire, il réfléchit un instant. Il se souvint que tout ce qu'il consignait dans son récit il l'avait appris des adultes dans sa jeunesse, comme cela se produisait depuis des milliers de générations, depuis des temps immémoriaux. Il savait que, dans la tradition orale, l'histoire de l'espèce était pleine de lacunes et de contradictions. Mais, durant des siècles, il importait plus de survivre que de consigner l'histoire par écrit. Lui, il ne pouvait se permettre d'être découvert. C'était seulement au cours des trois derniers siècles que l'on avait commencé à rassembler des informations en secret, à l'abri des regards inquisiteurs des humains toujours si susceptibles. Il n'en demeurerait pas

moins que l'humanité avait elle aussi enregistré l'existence des Lycanthropes à travers mythes et légendes.

» **Témoignages historiques**

» *Jadis, l'ignorance et les superstitions transformaient en mythe tout ce que les humains ne comprenaient pas. C'est ainsi qu'ils firent des Lycanthropes des êtres magiques et diaboliques qui, cachés dans l'ombre, guettaient les hommes pour les dévorer. Il y eut néanmoins bon nombre d'écrivains et d'historiens qui en parlèrent et en firent naître des légendes.*

» *Plusieurs siècles avant la naissance du Christ, les sages et les chamans considéraient l'homme loup comme un être démoniaque qui, dès qu'il prenait sa forme de loup, possédait une force et une astuce surnaturelles et s'alimentait de chair humaine. À preuve les récits historiques laissés par des historiens comme Hérodote, qui vivait au cinquième siècle avant Jésus Christ. Il mentionne l'existence d'une race d'hommes loups qui vivaient sur les rives de la mer Noire et qui pouvaient à volonté se transformer en loup puis reprendre la forme humaine.*

» *Dans son œuvre Les Métamorphoses, Ovide (43 avant J.C. – 18 AD) a décrit divers cas de transformations en homme loup. L'une des légendes que rapporte le poète romain est celle de Lycaon, fils de Pélasgos. Il fut roi d'Arcadie et homme d'une très grande religiosité, ce qui l'amena à réaliser des sacrifices humains en prenant comme victime tout étranger qui lui rendait visite. Zeus voulut le punir d'une telle aberration et, déguisé en pèlerin, fut reçu au palais royal. Mais le monarque soupçonna la ruse et, désirant tester l'omniscience du dieu, lui fit servir un plat de chair humaine. Furieux de l'audace de Lycaon, Zeus le transforma en loup et mit le feu à sa demeure.*

» *Platon lui-même, vers le IV^e siècle avant J.C. et Pausanias au II^e siècle avant J.C. mentionnèrent des transformations similaires qui furent prises pour des fantaisies ou des légendes par les humains des siècles postérieurs que dominait le rationalisme scientifique.*

C'est curieux, pensa Victor, de voir que ces témoignages validés par des historiens, des philosophes et des poètes ont été pris pour des légendes, alors de, de toute évidence, ils rendaient fidèlement compte d'évènements réels.

Être légendaires comportait des avantages comme de pouvoir maintenir secrète leur existence au XXI^e siècle. Si tout s'était bien passé pour Victor, il se souvenait des persécutions et de la marginalisation sociale dont ses ancêtres avaient été victimes. Ça n'était pas facile d'appartenir à une espèce obligée de vivre dans la clandestinité. Néanmoins, il avait l'impression que tout cela allait bientôt changer. C'était comme un scarabée pris dans une fourmilière, les êtres humains étaient trop nombreux et agressifs, mais les Lycanthropes se savaient supérieurs.

Il poursuivit le récit.

» **Les Lycanthropes dans l'Histoire**

» *Durant l'expansion de l'Empire romain quelques Lycanthropes parvinrent à jouer un rôle de premier plan dans la politique, la science, la philosophie et le commerce. Les légions qui ont soumis les Barbares étaient parfois sous le commandement de généraux lycanthropes. S'ils avaient pu s'organiser de façon adéquate, l'humanité aurait fini par être soumise comme un troupeau de moutons sans savoir qu'elle était manipulée par une espèce beaucoup plus ancienne. Mais les avatars de l'Histoire les obligèrent à se tenir toujours au second plan.*

» *En ces temps-là, la vie était très dure ; la prolifération de religions et de superstitions contraignait les Lycanthropes à se montrer très prudents de peur d'être découverts. En outre, malgré les catastrophes et les guerres continuelles qui menaçaient de la détruire, la population humaine poursuivait sa progression numérique.*

» *Le désir de s'organiser contre les humains revient constamment dans les récits qui parlent des anciens Lycanthropes. Mais ils n'y sont parvenus qu'il y a quelques siècles, quand ils ont appris à maîtriser leur grand handicap : la métamorphose. Et Victor se souvint que son fils était en train de faire cet apprentissage. Il était difficile de faire admettre à un enfant qu'il ne devait pas changer de forme à sa guise, ne serait-ce que pour faire peur à un humain fanfaron. C'est pourquoi l'entraînement commençait dès que les enfants apprenaient à marcher.*

» **La maîtrise de la métamorphose**

» *Au Moyen Age apparurent les premiers Lycanthropes capables de dominer la métamorphose et les instincts de prédation inhérents, ce qui leur a permis de*

passer totalement inaperçus au milieu des humains. Quelques siècles plus tard, personne ne se transformait plus de façon incontrôlée ni ne partait à la chasse comme des bêtes sauvages. Bien que certains, comme cela se produit actuellement, aient pris plaisir à se livrer à ce genre de sport.

« La légende des Lycanthropes s'était incrustée si profondément dans la mémoire des hommes qu'aux XV^e et XVI^e siècles on les considérait en Europe comme aussi néfastes que les ensorceleurs, sorcières et hérétiques. Ainsi, toute créature soupçonnée d'être un homme loup était envoyée au bûcher, écartelée ou pendue. En France et en Allemagne, il y eut un nombre infini de procès à l'issue desquels moururent des Lycanthropes, de même que beaucoup de malades mentaux humains qui se prenaient pour des hommes loups et tant d'autres innocents injustement accusés. En France, les archives anciennes relatent qu'entre 1520 et 1630 on enregistra plus de trente mille cas de procès contre des hommes loups. Heureusement, le Siècle des lumières et la Révolution française mirent fin à la chasse aux sorcières, et la violence humaine eut alors pour priorité de couper le tête aux aristocrates et aux adversaires politiques.

Victor interrompit à nouveau sa lecture et resta pensif. Si l'existence des Lycanthropes apparaissait au grand jour, les persécutions et les tueries reprendraient comme aux siècles passés. Peut-être les fondamentalistes religieux cesseraient-ils de s'entretuer pour lancer contre eux une guerre sainte. L'être humain n'avait pas changé malgré des siècles de civilisation. Par chance, les superstitions faisaient place à la technologie. Maintenant, personne ne regardait plus personne, tous étaient tributaires de leurs vidéotéléphones et de leurs portables vidéo-holographiques. Celui qui dirait avoir vu un homme loup, on se ficherait de lui. L'humanité était prisonnière d'un égocentrisme pathétique, ce qui la rendait beaucoup plus vulnérable que ne l'imaginait tel ou tel de ses membres.

» Le mystère de la métamorphose

» Les Lycanthropes ont toujours été intrigués par la cause et l'origine de leur métamorphose. Ils savaient qu'ils n'étaient pas victimes d'une malédiction, comme le croyaient les humains, mais ils encouragèrent cette créance superstitieuse. Si l'on avait su qu'ils constituaient une espèce non humaine, la persécution aurait pris le

caractère d'une « purification » ethnique et ils auraient été effacés de la surface de la Terre.

» Les sages parmi les Lycanthropes, qu'ils s'appellent chamans, sorciers, mages, druides, alchimistes ou scientifiques, se sont toujours posé la même question : pourquoi la pleine Lune nous contraint-elle à nous transformer ? À cette fin, de grands esprits parmi les Lycanthropes, comme Léonard de Vinci ou Isaac Newton, étudièrent le phénomène avec les moyens les plus perfectionnés de leur temps, mais ils ne parvinrent pas au résultat recherché. C'est-à-dire qu'ils ne découvrirent pas la cause des métamorphoses, mais ils constatèrent que les métaux lourds comme le plomb, l'argent et l'or y faisaient obstacle. L'argent, étant le métal noble le plus accessible et le plus lié à la Lune dans diverses mythologies, représentait le remède le plus populaire permettant d'en finir avec l'homme loup. Certes, les crucifix, les poignards et les balles, quelle que soit la matière dont ils sont faits, quand on les utilise efficacement, sont capables de tuer qui que ce soit, humain ou lycanthrope. Néanmoins, la seule façon d'empêcher la transformation consistait à enfermer le sujet dans une enceinte doublée de l'un des dits métaux. C'est la raison pour laquelle les scientifiques estimaient que la mutation était due à une forme d'énergie.

Victor vérifia sa position sur l'écran et regarda par le pare-brise du véhicule la grande ombre que celui-ci projetait. Maintenant, il s'approchait de la zone de pénombre. Bientôt, il rentrerait à la maison. Le petit Miguel le harçèlerait de questions : « Papa, les copains de l'école me disent que la Lune est en fromage, c'est vrai ? Il y a un rat qui en mange un peu tous les jours ? Tu l'as vu ? Il est gros, ce rat, papa ? ». Il rit tout haut au souvenir du gamin qui le mitraillait de questions tout en sautillant nerveusement. Il espérait que son fils parviendrait à connaître un jour les réponses à toutes les questions que son espèce se posait depuis toujours. Soudain, il se rappela que le gamin lui avait donné une petite peluche qui devait l'accompagner jusqu'à la Lune et le défendre contre le rat qui la dévorait. Il la sortit de sa poche. C'était un hamster de couleur grise aux yeux comme des billes de jais, si réel qu'il semblait vivant. « Salut, camarade », dit-il au jouet, il le regarda à nouveau puis continua à écrire.

» L'époque moderne

» *Se mettre à l'abri des persécutions durant des siècles constitua un sérieux obstacle au progrès des Lycanthropes, mais, venue l'époque moderne, l'amélioration des moyens de communication et la diffusion de la culture leur permirent de s'organiser et de commencer à rivaliser en secret avec les hommes dans tous les secteurs de la société.*

» *Pour la première fois, les historiens et les lycanthropologues commencèrent à rechercher l'origine de leur espèce entre les restes archéologiques et historiques humains. Peu à peu se comblèrent les énormes lacunes de leur culture traditionnelle qui se basait exclusivement sur la transmission orale.*

» *Pendant ce temps il y eut diverses tentatives, de la part de Lycanthropes trop ambitieux, de prendre le pouvoir dans le monde par la force. Mais ils ne réussirent qu'à provoquer de grands conflits catastrophiques faisant des millions de victimes parmi les humains aussi bien que parmi les Lycanthropes.*

Alors que le XXI^e siècle était déjà avancé, l'existence de leur espèce restait secrète, ce qui faisait espérer qu'un jour viendrait où leurs descendants domineraient la Terre. Après tout, c'étaient eux les plus forts et les plus intelligents. Mais les humains continuaient à se reproduire comme des lapins et ils avaient beau se massacrer au cours de guerres continues, ils ne paraissaient pas sur le point de disparaître.

» *Après la Deuxième Guerre mondiale, le Grand Conseil Lycanthrope décida que le meilleur moyen de vaincre son ennemi était de s'infiltrer dans ses rangs. Dès lors, le processus d'infiltration dans la politique humaine fut lent mais continu. C'est ainsi qu'en 1960 un Lycanthrope nommé John F. Kennedy fut élu président des États-Unis d'Amérique. Deux ans plus tard, le 25 mai 1961, il annonça son intention d'envoyer un homme sur la Lune avant la fin de la décennie. Alors commença le programme Apollo, et les Lycanthropes du monde entier clamèrent leur enthousiasme parce qu'on allait enfin découvrir le secret de la métamorphose.*

» *En 1963 John F. Kennedy fut assassiné par des ennemis politiques humains qui connaissaient son secret ou voulaient aussi le pouvoir. Mais heureusement ses successeurs poursuivirent le projet de voyage sur la Lune.*

» *À l'apogée du nazisme, un autre Lycanthrope célèbre, Wernher von Braun, mit au point la technologie des moteurs équipant les bombes volantes V-1 et V-2. Quand il sut que l'Allemagne allait perdre la guerre, il négocia sa reddition et fut*

transféré aux Etats-Unis. Il y travailla à la conception et à la réalisation des fusées qui permirent à la NASA de mettre sur orbite les capsules Appolo. Après divers essais et quelques catastrophes, elles réussirent à se poser sur la Lune le 21 juillet 1969. Dans les sept missions qui furent réalisées ne voyagèrent que des humains, car la direction de l'Agence spatiale ne voulait pas risquer que son secret soit découvert si les astronautes se transformaient et ne pouvaient reprendre leur apparence humaine après avoir été soumis à ce que l'on désignait sous le nom d'« Effet Lune ».

» Les roches lunaires rapportées par les différentes missions furent méticuleusement étudiées, mais le résultat déçut : elles n'étaient pas différentes des roches terrestres. Elles n'avaient pas de composition chimique particulière et n'émettaient aucune radiation inconnue. Il se révéla inutile de recouvrir divers volontaires lycanthropes de poussière lunaire ou de leur faire absorber de la pierre dissoute ; le résultat restait négatif.

» En 1972 le projet Apollo fut abandonné suite à une crise politico-économique. Deux ans plus tard, le président Nixon dut se démettre au milieu d'un scandale d'espionnage et, bien que son successeur fût aussi un Lycanthrope, le pouvoir des hommes loups sur l'administration des Etats-Unis ne cessa de décroître pour tomber à zéro.

» Durant les trente ans qui suivirent ce fut l'humanité qui dirigea la NASA et s'engagea dans des projets peu rentables comme les lanceurs et stations spatiales qui, non seulement coûtèrent la vie à divers équipages mais n'avaient plus la Lune comme objectif. Toutefois, progressivement, les Lycanthropes réussirent à infiltrer quelques-uns des leurs. Un point culminant fut la mission au cours de laquelle deux Lycanthropes voyagèrent en direction de la Station spatiale internationale, l'Espagnol Pedro Duque et le vétéran John Glenn, premier Lycanthrope à avoir orbité autour de la Terre.

Tout ça, je m'en souviens comme si c'était hier, pensa Victor non sans nostalgie. Je les ai vus à la télévision quand j'étais enfant. C'étaient mes héros. Voir deux Lycanthropes manger ensemble une paella à bord de la station spatiale m'encouragea à persévérer dans ma volonté de devenir astronaute.

Il regarda à l'extérieur ; il avait atteint la zone de pénombre. Bientôt la Terre apparut sur l'horizon, en face de lui, et ce serait un lever du jour vraiment extraterrestre. Il n'était pas le premier à fouler le sol de la Lune, mais il serait le premier à parcourir trois mille kilomètres à sa surface en roulant à bord d'un véhicule. Dommage que le projet soit secret, il aurait aimé que les moyens de communication le montrent en train de... d'échouer ? La mission ne se déroulait pas comme on espérait. Rageur, il donna un coup de poing sur le bras du fauteuil, et c'est grâce aux courroies qui le retenaient qu'il n'en fut pas éjecté. Il avait oublié que sur la Lune il pesait moins de quinze kilos et qu'il devait faire attention à ne pas se blesser. Il soupira et continua à écrire.

» À la fin du XX^e siècle, la génétique avait confirmé que les Lycanthropes constituaient une espèce distincte de l'humanité, même si certains scientifiques considéraient encore que la différence pouvait provenir d'une dualité d'ordre physique.

» Au début du XXI^e siècle un autre Lycanthrope s'infiltra dans le gouvernement de la principale puissance mondiale. Sachant que le président des Etats-Unis ne dirigeait pas le pays mais était une marionnette actionnée par les pouvoirs de l'ombre, Condoleezza Rice et son équipe de Lycanthropes réussirent à manipuler George W. Bush. Après être restée plusieurs années au second plan, la dame accéda à la présidence aux élections de 2016 et, après un brillant mandat, fut réélue en 2020 à une écrasante majorité. Cette nouvelle victoire permit d'éliminer des hautes sphères de l'administration tous les humains qui, jusqu'alors, avaient fait obstacle à sa progression. Elle ne tarda pas à relancer le programme des voyages dans la Lune dans l'intention de vérifier, une fois pour toutes, quelle était l'énergie inconnue qui agissait sur son espèce.

Et me voici, jouant le rôle de rat de laboratoire en me promenant sur la Lune comme un imbécile. On suppose que je vais répondre à toutes les questions, et je n'ai réussi qu'à soulever d'autres questions, pensa Victor toujours plus amer devant l'échec de l'expérience. Il resta pensif, regardant l'ombre de son véhicule qui s'allongeait sur le terrain irrégulier, vers l'horizon. Il reprit ses notes :

» Le Lycanthrope solitaire

» *Je m'appelle Victor Guirao et suis astronaute à l'Agence spatiale européenne, avec le grade de commandant. Je suis né le...*

Il s'interrompit. Raconter sa vie l'ennuyait et il nota dans le texte : « *insérer curriculum vitae* ». Il ajouterait sa biographie qu'il avait dans la mémoire de son ordinateur personnel. Il poursuivit le récit.

» *Aujourd'hui, 12 juin 2022. Au moment où j'écris ces lignes, le jour se lève sur ma ville natale. Je me déplace à la surface de la Lune à bord d'un véhicule appelé Lycaon. Il a la taille d'un autobus de deux étages et est équipé de six roues formées par un maillage de fibres de carbone. Pour me protéger du prétendu Effet Lune, il est recouvert d'un blindage d'argent de 0,05 millimètres d'épaisseur et les fenêtres sont polarisées avec des particules du même matériel. Il suffirait de la moitié de cette protection pour m'empêcher de me métamorphoser à la surface de la Terre.*

» *Il y a douze heures, la navette ESA-005 m'a déposé sur la face cachée mais illuminée de la Lune. Durant la première phase de l'expérience j'ai été exposé à l'effet Lune à l'intérieur du module Alpha. Ce dispositif, situé dans la partie supérieure du véhicule, consiste en une cabine de cristal sans protection d'argent, mais conditionnée de manière à maintenir les mêmes conditions de température, de pression et de radiation que sur la surface de la Terre. À l'heure convenue, je suis monté dans le module Alpha, où je suis resté exposé à la lumière du Soleil pendant quatre-vingt-dix minutes et, par conséquent, à son reflet sur la surface lunaire. À la déception des scientifiques du projet et à la mienne, aucun effet n'a été décelable. Si le déclencheur de la métamorphose avait été le reflet de la lumière solaire sur la Lune, je me serais transformé. Au cas où je n'aurais pas pu maîtriser la transformation, mes compagnons à bord du Wendigo, qui dirige le véhicule à distance, m'aurait récupéré grâce à la navette au point de rencontre.*

» *Il se peut que nous ne puissions jamais vérifier la cause de la métamorphose. Alors, quand la synchronisation des orbites le permettra, le Wendigo fera de nouveau descendre la navette et me récupérera dans la zone de pénombre. Ce sera l'heure de rentrer pour poursuivre les investigations.*

Une secousse indiqua à Victor que le pilote automatique avait stoppé le véhicule. Il leva les yeux et regarda vers l'horizon à travers le pare-brise. La Terre, illuminée par la lumière du Soleil, se découpait sur l'obscur ciel lunaire comme une

énorme opale bleue sur velours noir. Il resta quelques minutes en admiration devant la scène. Ce n'était certes pas la première fois qu'il voyait la Terre de l'espace, mais l'ensemble du paysage le fascinait. Il pensa que cela était sans doute dû au contraste entre le bleu de la planète, le noir de l'espace et le gris argenté des montagnes lunaires.

Il se sentait bizarre, inquiet et quelque peu indécis. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Il archiva le document et ferma le livre de bord. Il se remit à contempler le paysage qui réveilla son inquiétude, soupira et entama les contrôles de routine. Tout était en ordre. La température et la pression intérieures étaient correctes. La radiation, supportable. Les coordonnées étaient exactes, et il se trouvait près du cratère Behain S.

— Allo, Lycaon, ici Wendigo, à toi, dit la voix depuis le vaisseau en orbite.

— Allo Wendigo, ici Lycaon, répondit Victor.

— Lycaon, dit la voix du professeur Lupin, chef de la mission, l'alunissage est prévu d'ici trente minutes.

— Merci, professeur. J'en profiterai pour monter au Module Alpha.

Debout, à l'intérieur de la coupole transparente, il éprouva un frisson et un léger mal de mer. Il se dit qu'il était perturbé par l'échec de la mission et fatigué par le voyage, chassa ces pensées et commença à prendre des photos.

Tout à coup, ses mains se mirent à trembler, la caméra lui échappa et tomba sur le sol. Un vertige l'obligea à s'appuyer sur la vitre. Il sentit des nausées et pensa que le sandwich était mal passé.

— Victor, qu'est-ce qui t'arrive ? Il entendait la voix du professeur Lupin depuis le Wendigo. Les biocapteurs indiquent...

— Je vais bien. coupa-t-il. Ça doit être la digest...

Il frissonna de nouveau, sa vue se troubla et ses jambes étaient sur le point de flancher. Avec la gravité terrestre, il serait tombé. Ça n'allait pas, mais il vit la caméra sur le sol et, fidèle à la formation reçue, il se dit qu'il devait la récupérer, que c'était un appareil très délicat et que, selon toute probabilité, elle s'était abîmée en tombant. Une violence convulsion le secoua, provoquant une douleur insupportable à l'épaule. Il tomba sur le sol et cessa de s'inquiéter pour un matériel coûteux ; il ressentait des frissons et transpirait comme s'il avait la fièvre. Le visage de Victor se désarticula et son corps se mit à se tordre comme s'il recevait des décharges électriques à haute tension.

— Victor, qu'est-ce qui se passe ? Réponds ! criait le professeur Lupin, depuis le Wendigo.

Mais Victor ne l'entendait pas nettement, ses oreilles bourdonnaient et sa vue se brouillait. Il se sentait tomber dans un gouffre et la pression l'écrasait. Le cœur battait plus vite ; il avait du mal à respirer et suffoquait comme s'il n'avait pas d'air autour de lui. Il voulut se lever, mais son corps ne lui obéissait pas, et ses jambes, malgré la faible gravité lunaire, ne le soutenaient plus. Il roula sur le sol où il se tordit, pris de spasmes. Tout le corps lui faisait mal, à l'intérieur et à l'extérieur. Les veines brûlaient, comme si elles charriaient du plomb fondu.

Il entendit la voix du professeur Lupin ; elle semblait très lointaine et disait quelque chose au sujet de la métamorphose. *Oui, professeur, c'est ça*, pensa-t-il sans pouvoir articuler un mot, tout en se tordant sous la souffrance, *mais ça n'a jamais été aussi douloureux*. Il voulait parler, dire à ses compagnons ce qui se passait, mais de sa gorge ne sortit qu'un son inarticulé, étrange.

Sa peau commença à s'étirer, à rougir et à luire, comme si elle était enflammée. Elle paraissait sur le point d'éclater. Toutes les articulations lui faisaient horriblement mal. Il entendait ses os craquer tandis qu'ils se déformaient à une vitesse telle qu'elle provoquait de la chaleur, on aurait dit des tisons brûlants. Au milieu des souffrances, une partie de son cerveau essayait d'expliquer ce qui se produisait, mais une nouvelle personnalité se formait à l'intérieur et s'imposait. La peau prit des tons plus foncés et, à une vitesse vertigineuse, par les follicules pileux poussèrent des poils foncés et hirsutes. Le crâne retentit de violents craquements tandis que le visage se transformait, que la bouche se modifiait et que les dents poussaient.

Au bout de quelques minutes atroces, la douleur cessa. Encore vacillant, Victor se leva. Il constata que sa taille avait doublé et que ses sens s'étaient beaucoup aiguisés. Il entendait craquer le métal du fuselage qui se réchauffait et chuintier le ventilateur des circuits. De même, il sentait la graisse des engrenages aussi bien que l'odeur répugnante de la nourriture stockée. Son corps s'était recouvert d'un pelage gris, ses mains grosses et fortes, les muscles puissants et l'esprit lucide, beaucoup plus qu'auparavant. Cette métamorphose involontaire le déroutait ; cependant, jusque-là, jamais il ne s'était senti aussi fort. Le cerveau ne se brouillait pas, comme cela se produisait quand il se transformait sur Terre. Au contraire, son esprit se développait grâce aux nouvelles connaissances qui progressaient si vite qu'il se sentit un peu étourdi. Il arracha les lambeaux qui restaient de la combinaison de vol

et les jeta par l'écouille qui communiquait avec la principale cabine du véhicule. Il regarda la Terre qui brillait dans l'espace noir, sentit la chaleur du soleil sur son épaule, observa autour de lui la surface calcinée de la Lune et c'est alors seulement qu'il prit conscience de ce qui s'était passé. Comme une cataracte, des éons de souvenirs ancestraux affluèrent, l'imprégnèrent d'événements oubliés, ceux qui, durant des générations, avaient été dans les gènes de chaque Lycanthrope avec l'espoir de surgir au moment opportun et de compléter le cycle commencé un million d'années en arrière.

Il se rappela que le nom de son espèce, dans la langue de ses ancêtres, était *Warghannak* et il s'aperçut qu'il y pensait sans effort. Il connut enfin l'origine de la métamorphose et sut que les Lycanthropes venaient d'une planète nommée Larenjord, située à des milliers d'années-lumière du système solaire, monde qui n'existait plus à cause d'un cataclysme cosmique.

Son monde natal était un système binaire. Larenjord était la quatrième des quatorze planètes qui orbitaient autour de deux étoiles, la géante rouge Vaarvos et la naine blanche Kaameos. Rares sont les cas où un système binaire possède des planètes, mais cela se produit, les orbites sont excentriques et d'une grande complexité, ce qui y provoque des changements climatiques catastrophiques. C'est ainsi que sur Larenjord l'évolution a généré des espèces animales et végétales au métabolisme variable, capable de se modifier profondément pour s'adapter à chaque saison. Certains animaux entraient en hibernation pendant de longues périodes, d'autres se métamorphosaient pour survivre aux froids ou aux chaleurs extrêmes. Les Warghannaks primitifs évoluèrent en utilisant la métamorphose comme le meilleur moyen de survivre.

Pendant les saisons chaudes, les Warghannaks primitifs conservaient une forme semblable à celle des hommes, appelée *annaghul*. Pour se nourrir, ils cultivaient la terre et élevaient du bétail. Mais quand arrivait le long hiver, plupart des végétaux mouraient ou se maintenaient dans un état latent sous terre. Alors la meilleure façon de se nourrir était de chasser d'autres animaux qui avaient eux aussi la capacité de modifier leur corps et, pour leur faire la chasse, de se transformer en *warghul*, forme que les hommes appelèrent homme-loup.

Réaliser une culture de haut niveau technologique en combinant les deux formes sur une planète si hostile ne fut pas facile, mais les Warghannaks réussirent

là où peu d'espèces intelligentes de la galaxie ont échoué. Après des centaines de milliers de développements, tous jouissaient d'une existence consacrée aux plaisirs, aux arts et aux sciences. Rien ne les menaçait, ni la guerre, ni la pauvreté, ni la maladie. Ils maîtrisaient le voyage dans l'espace, ayant colonisé toutes les planètes de leur système et préparaient des vaisseaux pour explorer et coloniser des systèmes plus lointains.

Mais ils constatèrent que Vaarvos, l'étoile rouge géante, entrait dans une phase d'instabilité. Les astronomes se hâtèrent d'envoyer des sondes à l'intérieur de la couronne solaire. Mesures et expérimentations donnèrent des résultats décourageants.

L'étoile, incapable d'entretenir la fusion de son noyau et de se maintenir par la pression des électrons qui dégénéraient, ne tarda pas à se contracter et à expulser sa couronne au cours d'une puissante émission d'énergie, générant de gigantesques ondes de choc composées de nuages de poussière et de gaz qui allaient détruire toutes les planètes du système ainsi que la naine blanche qui l'accompagnait. C'était le phénomène que les humains connaissent sous le nom de supernova.

Les scientifiques recherchèrent une solution qui permette d'éviter le cataclysme. Si, en théorie, leur science très sophistiquée savait comment réparer l'étoile, ils n'en avaient pas les moyens. Il ne leur restait qu'une solution : émigrer.

Comme un seul être, tous les Warghannaks se mirent frénétiquement à l'ouvrage sur ce projet titanesque. Ils recensèrent tous les vaisseaux spéciaux dont ils disposaient pour le voyage et en construisirent mille autres. Mais le temps pressait, et les ressources étaient limitées. On redoubla d'efforts et on arrêta toute activité qui n'avait pas de rapport avec l'exode, mais le temps ne s'en écoulait pas moins, et évacuer tous les habitants du système se révélait une tâche impossible.

On proposa que les vaisseaux commencent à partir dès qu'ils étaient achevés et équipés, mais tous les Warghannaks voulaient collaborer et refusèrent de partir. Tout le monde ou personne. Alors une équipe de scientifiques trouva une solution expéditive. Presque toutes les planètes du système possédaient des satellites qui avaient été colonisés et disposaient d'infrastructures permettant de faire vivre leurs habitants assez longtemps. Dans l'urgence de la situation, ils décidèrent de transformer chacun des satellites et astéroïdes en engins de sauvetage.

À ce point, les souvenirs des ancêtres de Victor Guirao se concentrèrent sur Kuujord, le satellite de Larenjord. Actionné par de puissants moteurs, il fut le dernier à partir, causant à la planète des secousses sismiques, de gigantesques marées et d'effroyables ouragans, mais seuls les animaux et les végétaux qui restaient en furent témoins, car il n'y avait plus de Warghannak à leur surface.

Kuujord abandonna le système binaire et s'éloigna à une vitesse croissante. Quelque temps après, ayant atteint une distance qui les mettait à l'abri, ils virent la nova consumer ce qui avait été leur patrie

Dans la première phase de l'exode, les vaisseaux des réfugiés voyageaient groupés. D'autres se réunirent pour disposer de plus d'espace et loger plus de monde. Certains se posèrent sur les satellites et les astéroïdes, formant des colonies errantes et autosuffisantes. Avec le passage des générations, beaucoup changèrent de destination, se dirigeant vers d'autres points de la galaxie, dans l'intention de s'installer dans un système disposant d'une planète habitable. Il y eut des dissensions, des révoltes et des guerres, mais, durant des générations et des générations, les ancêtres de Victor Guirao ne perdirent jamais l'espoir de rencontrer une planète analogue à Larenjord où ils pourraient reprendre la vie que leurs prédécesseurs avaient laissée derrière eux.

Des milliers de générations après leur départ, ils atteignirent le système solaire, et leurs espérances se ravivèrent à la découverte d'une planète paradisiaque, la troisième en comptant à partir de l'étoile, la seule à abriter la vie. Ils prirent possession de leur nouvel habitat et placèrent Kuujord en orbite, la transformant alors en satellite, comme mémorial de leur exode.

Le désir des Warghannaks pendant les millénaires que dura le voyage avait été de vivre à l'air libre, oubliant à jamais l'eau recyclée et les aliments synthétiques. Il y eut donc un retour généralisé à la nature. Mais, en hommage aux générations qui avaient vécu et étaient mortes au cours du voyage et qui avaient permis à l'espèce de s'établir à nouveau sur une planète, s'instaura une coutume qui consistait à se réunir et à reprendre la forme warghul une fois tous les vingt-huit jours, quand le satellite Kuujord brillait de toute sa splendeur.

Mais les scientifiques craignaient qu'avec le passage du temps l'espèce ne dégénère et ne retombe dans la barbarie. Ils modifièrent donc les gènes des

nouvelles générations de façon à permettre à leurs descendants, quand ils reviendraient sur Kuujord dans des circonstances précises, de retrouver leur conscience atavique et le chemin perdu. De même, ils firent en sorte que la vision du satellite déclenche chez eux la transformation et leur rappelle d'où ils venaient et ce qu'ils devaient devenir. La plupart des Warghannaks refusèrent que soient modifiées les gènes de leurs enfants, mais les scientifiques n'en appliquèrent pas moins leur découverte à leurs propres descendants, ce qui permit à l'espèce de survivre.

Plusieurs millénaires après leur arrivée, ils se rappelaient encore qui ils étaient, mais la crainte des scientifiques devint réalité quand débuta une terrible ère glaciaire sur toute la planète. Les Warghannaks ne redoutaient pas le changement de climat, ils savaient que sous la forme warghul ils pourraient supporter les modifications qu'il entraînait. Mais ils n'avaient pas pris en compte la durée de la glaciation : soixante mille ans. S'ils n'avaient pas renoncé à la technologie, ils ne se seraient pas vu contraints de demeurer tout le temps en phase warghul. Quand l'ère glaciaire s'acheva, ils étaient retombés à l'âge de pierre.

Le reste des souvenirs de Victor cadrait assez bien avec l'histoire que connaissaient alors les Lycanthropes. Mais, pour lui, tout maintenant prenait un sens.

À la radio on n'entendait plus les voix des scientifiques. Victor se dirigea vers l'une des caméras qui l'observaient :

— Professeur – sa voix résonnait, grave et puissante, inconnue y compris de lui-même – faites descendre le Wendigo.

— Mais, commandant, bafouilla la voix de Lupin qui ne comprenait toujours pas ce qui se passait... Non, nous ne pouvons pas...

— Si, vous pouvez, coupa Victor.

— Mais qu'est-ce... ? dit Lupin. Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi... ?

— Cessez de bafouiller, professeur et faites descendre le Wendigo. Victor interrompit à nouveau les balbutiements du professeur. Quand vous descendrez, vous comprendrez tout.

Dans le circuit on entendit un murmure de voix qui discutaient toutes ensemble.

— Ne craignez rien, ajouta Victor. Non seulement j'ai les idées claires, mais je sais qui nous sommes, comment nous sommes arrivés sur la Terre et ce que nous devons faire à l'avenir.

Alors la créature qu'était devenu Victor Guirao se leva orgueilleusement de toute sa stature imposante, et, regardant la Terre qui brillait sur l'horizon, elle lui lança un hurlement terrifiant. L'heure des Lycanthropes avait sonné.

FIN

L'auteur



Né près de Valence en 1958, José Vicente Ortuño se passionne pour la science-fiction depuis l'enfance. Il a toujours aimé inventer des histoires pour s'endormir, au lieu de compter les moutons, ce qui l'ennuyait.

Il est membre de la TerVa (Tertulia Valenciana), une des associations littéraires les plus actives d'Espagne. Il collabore à la publication Fabricantes de sueños*, anthologie qu'édite annuellement l'[Asociación Española de Fantasía, Ciencia Ficción y Terror](#).

L'écrivain argentin Sergio Gaut vel Hartman lui a confié la coordination de l'atelier littéraire Taller 7 CCF, qui regroupe de nouveaux auteurs de la littérature espagnole de l'imaginaire.

Son blog [Via Libris](#) lui permet de commenter ses lectures et l'actualité de la Tertulia Valenciana, entre autres. Il collabore aussi comme lecteur et correcteur à la revue [AXXÓN](#).

José Vicente Ortuño est aussi bon dans l'humour noir que dans un fantastique plus classique. Vous pouvez lire tous ses textes. Vous ne serez pas déçu. Il sait faire...

* Fabricants de rêves

> [Son BLOG](#)

Références des textes

Comment profiter de la crise. Titre original : « Aprovechar la Crisis ».

De retour chez soi. Titre original : « Regreso a casa ».

Le Dernier Martien. Titre original : « El último Marciano ».

L'Effet Lune. Titre original : « El influjo de la luna ». Nouvelle parue dans le n°14 de la revue en ligne SINERGIA. Inédite en français.

L'Enfant dans l'armoire. Titre original : « El Niño en el armario ».

Épitaphe.

L'Extinction des meugrillons. Titre original : « La Extinción de los mugrillos ».

Frousse. Titre original : « Angustia ». Nouvelle parue dans le n°14 de la revue en ligne SINERGIA. Inédite en français.

Mes Voisines. Titre original : « Mis vecinas ». Nouvelle parue dans le n°160 de la revue en ligne [AXXÓN](#). Inédite en français.

L'Omelette. Titre original : « La Tortilla ». Nouvelle parue dans le n°160 (partie « fictions brèves ») de la revue en ligne [AXXÓN](#). Inédite en français.

Pourriture. Titre original : « Putrefacción ». Nouvelle parue dans le n°154 de la revue en ligne [AXXÓN](#).

Rencontre à Venise. Titre original : « Encuentro en Venecia ».



L'illustration est © [Sylvain Euriot](#)

La réalisation de ce recueil et sa maquette sont © JPP, Juin 2012
Notre site : <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>